

# Un inédit de Laennec

## La traduction des *Traité des Maladies aiguës et des Maladies chroniques* de Caelius Aurelianus \*

par Frédéric LE BLAY \*\*  
avec la collaboration de Danielle GOUREVITCH \*\*\*

La Bibliothèque Universitaire de Nantes conserve les manuscrits d'un Nantais célèbre, René Théophile Laennec. Ces documents d'une valeur exceptionnelle furent donnés par Robert Laennec à la Bibliothèque de l'École de Médecine de Nantes et sont aujourd'hui placés sous la garde des conservateurs de la Bibliothèque Universitaire des Lettres (1), où se situe également un musée consacré à la mémoire de l'inventeur de l'auscultation médiate. Le catalogue de ce Fonds Laennec a été établi en 1982 (2). Le classeur 5 de ces archives contient plusieurs lots de documents divers (notes de travail, correspondance, etc.) (3). L'un d'entre-eux, le dernier, consiste en une dizaine de feuillets sur lesquels on peut lire le début d'une traduction de deux traités nosologiques latins du médecin méthodique Caelius Aurelianus (Fig. 1) (4). L'ensemble est dans un très bon état de conservation, en raison notamment de la qualité du papier. Bien qu'il s'agisse d'un brouillon comportant de nombreuses ratures, l'écriture de René Théophile Laennec est très appliquée, régulière et agréable à lire (5).

### Description du manuscrit

Nous reviendrons sur la nature du texte traduit ainsi que sur l'identité de son auteur mais l'on peut dire d'emblée que les passages traduits correspondent à la préface du livre I du traité sur les maladies aiguës et au début du premier chapitre sur la phrénitis (§§ 4-15) et l'ileus (livre III, ch. 17, 138-147), ainsi qu'à la préface du traité sur les maladies chroniques et le début du premier chapitre sur le mal de tête (§§ 4-16) (6). Laennec n'en était donc qu'au tout début de ce travail de traduction, puisque nous ne lisons que quelques pages d'une œuvre dont le volume est considérable. On ne sait si le médecin avait pour projet de traduire l'ensemble des deux traités mais, devant la somme de travail qu'une telle entreprise réclamait, on peut comprendre qu'il n'ait pu la mener à terme. Il est certain en revanche que nous avons affaire à un brouillon sur lequel il entendait revenir, comme l'indique une note marginale du premier feuillet : "Tous les endroits entre des étoiles sont à revoir avec soin, soit pour le sens, soit pour la correction du texte". (Fig. 1) On aimerait naturellement savoir dans quelles conditions et à quel moment de sa carrière

---

\* Comité de lecture du 16 mai 2008.

\*\* Université de Nantes, Chemin de la Censive du Tertre, BP 81227, 44312 Nantes Cedex 03.

\*\*\* 21, rue Béranger, 75003 Paris.

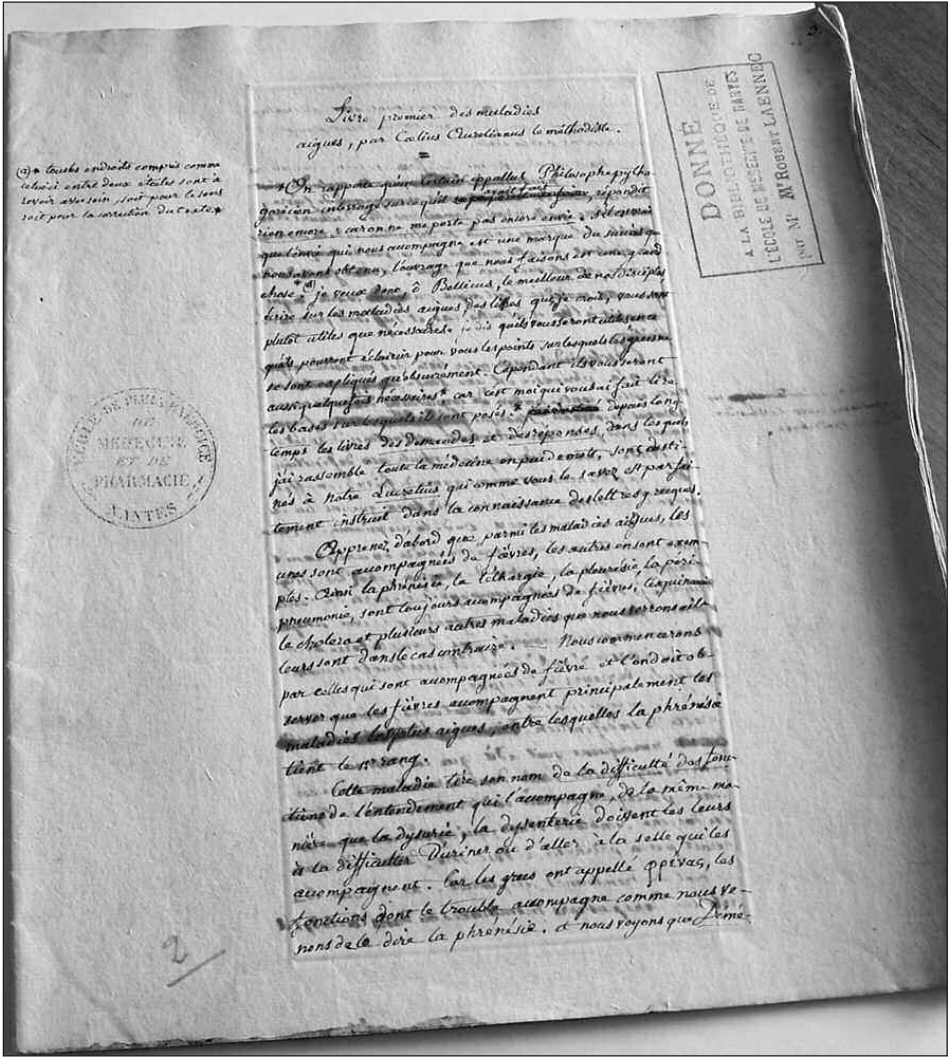


Fig. 1 : folio 2r. Première page de la traduction (Livre premier des maladies aiguës), avec avertissement du traducteur en marge (« Tous les endroits compris comme celui-ci entre deux étoiles... »). Noter le tampon indiquant la provenance du manuscrit donné à la Bibliothèque de l'École de Médecine de Nantes par M. Robert Laennec.

Cliché : F. Le Blay.

Laennec se lança dans cette traduction. Bien que le manuscrit lui-même ne livre aucune information contextuelle, sa nature permet de formuler quelques hypothèses quant au déroulement du travail. Cette traduction paraît s'être déroulée en deux temps : un premier ensemble se présente en effet sous la forme de feuillets réunis en cahier (préfaces et premiers chapitres des traités sur les maladies aiguës et sur les maladies chroniques, traduits à la suite) et un autre extrait (folio 9r) se présente sous la forme d'un feuillet de

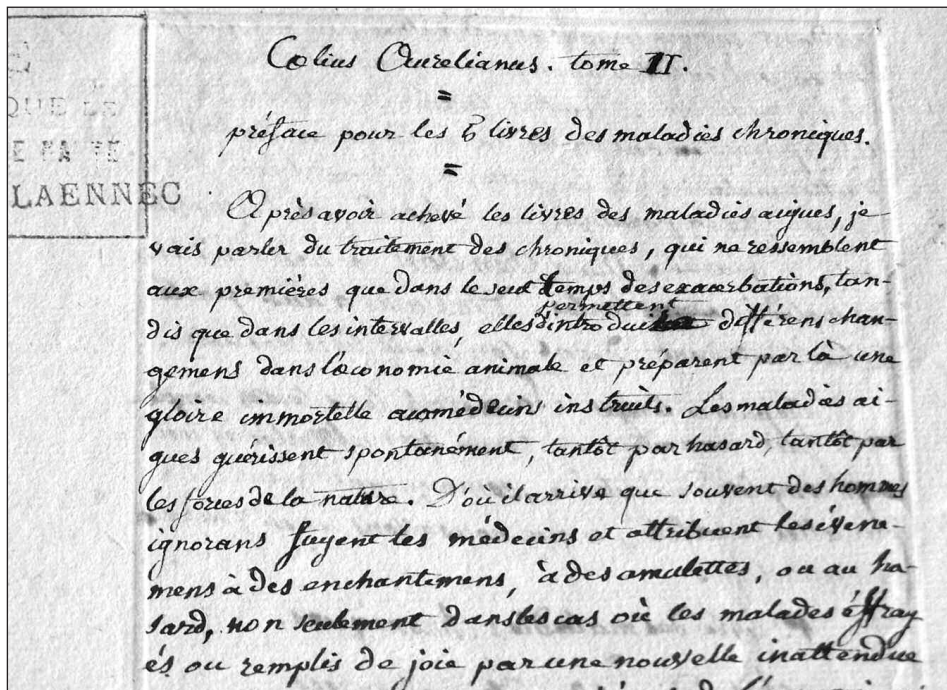


Fig. 2 : folio 5r. Tome II, Préface pour les 5 livres des maladies chroniques.

Cliché : F. Le Blay.

format supérieur, plié (Fig. 4). La nature du papier est elle-même différente de celle du premier cahier. Ce second ensemble porte sur le chapitre consacré au *tormentum* aigu (*εἰλεός* en grec) ; il nous situe donc en plein cœur du traité sur les maladies aiguës. On voit donc bien que Laennec n'avait pas choisi d'emblée un ordre de traduction entièrement linéaire puisque les premières pages des *Maladies aiguës* et des *Maladies chroniques* furent traduites à la suite tandis que la traduction du chapitre sur le *tormentum* intervient de toute évidence à un autre moment, sans qu'il soit possible de dire si elle est antérieure ou postérieure. Si les traductions du premier cahier témoignent d'une volonté de mener en parallèle la traduction des deux parties de l'œuvre de Caelius Aurelianus, on peut se demander ce qui poussa Laennec à traduire un passage isolé du livre III des *Maladies chroniques*. Ce choix correspond-il à une préoccupation d'ordre clinique, devait-il fournir un accompagnement à la pratique du médecin ? Il est difficile de répondre même si nous verrons que Laennec trouvait d'abord chez Caelius un regard clinique de premier ordre.

On connaît en revanche bien l'édition à partir de laquelle Laennec travaillait, puisqu'elle est donnée dans le manuscrit lui-même, sur la page de garde du premier cahier :

*Caelii Aureliani siccensis, medici vetusti et in tractanda morborum curatione diligentissimi, secta Methodici, De Acutis morbis. Lib. III – De Diuturnis. Lib. V. – Ad fidem exemplaris manu scripti castigati, et Annotationibus illustrati. Cum Indice copiosissimo, ac locupletissimo. Lugduni, apud Guliel. Rovillum, MDLXVII.*

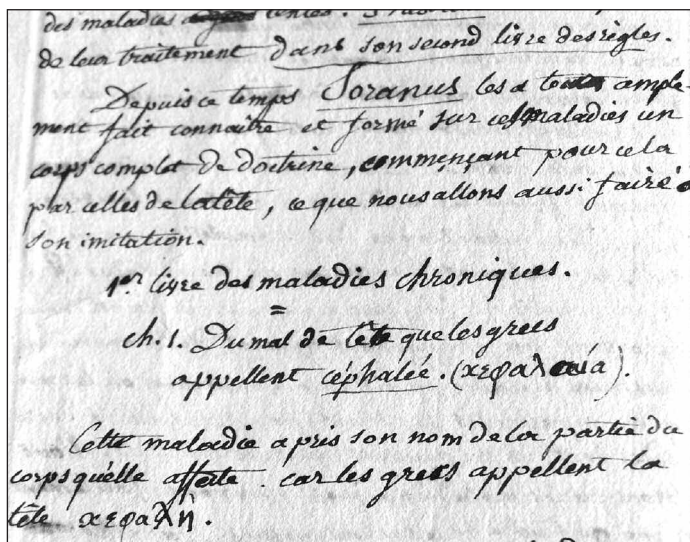


Fig.3 : folio 6r. 1er livre des maladies chroniques, Ch. 1.

Cliché : F. Le Blay.

Ce bandeau recopie mot pour mot la page de titre de l'édition parue sous les presses de Guillaume Rouillé, à Lyon, en 1566 (avec deux réimpressions en 1567 et 1569). Laennec travaillait à partir de l'édition de 1567. Cette édition se fonde sur la première édition des maladies chroniques (*Tardarum passionum libri V*) par Jean Sichart, parue à Bâle en 1529, et sur celle des maladies aiguës (*Liber celerum vel acutarum passionum*) par

d'Andernach (*Gunterius*), parue chez Simon de Colines à Paris en 1533 (7). S'agissait-il d'un livre de bibliothèque ou de la propriété personnelle du médecin ? On sait par exemple que Laennec possédait, pour Hippocrate, un exemplaire de l'édition latine de Foesius (1595), dont son oncle lui avait fait cadeau. L'amoureux des livres et des Anciens qu'il était pouvait avoir dans sa bibliothèque plusieurs éditions anciennes. Il n'y a pas de trace de la présence de cette édition de Caelius Aurelianus dans les bibliothèques nantaises. À Paris, la Bibliothèque Nationale et la Bibliothèque Inter-Universitaire de médecine possèdent un exemplaire de l'édition de 1567. Le fonds ancien de la BIUM donne les cotes 33329 (8) et 33329A (9) aux éditions de 1566 et 1569, et la cote 78503 (10) à celle de 1567. Cette cotation dissocie l'édition de 1567 des deux autres : il faut y voir l'indication d'une arrivée ultérieure dans le fonds, d'une provenance différente. S'agirait-il de l'exemplaire que Laennec aurait pu avoir entre les mains ? Il ne s'agit sans doute que d'une simple hypothèse invérifiable mais l'enquête mériterait d'être poussée, ce que nous n'avons encore pu faire (11).

### Caelius Aurelianus, l'auteur et son œuvre

Le texte que Laennec traduit est inspiré d'un ouvrage perdu du grec Soranos d'Éphèse, médecin méthodique du II<sup>ème</sup> siècle ap. J.-C., le *Περὶ ὀξέων καὶ χρόνιων παθῶν* (*Traité des maladies aiguës et des maladies chroniques*). L'ouvrage de Soranos constituait une unité et l'on s'est demandé si la version de Caelius Aurelianus consistait elle aussi en un seul traité en deux parties ou en deux traités distincts. Laennec, au moment d'entamer la traduction de la partie consacrée aux maladies chroniques, note sur son brouillon : "Caelius Aurelianus. Tome II" (Fig. 2). F. Stok a démontré que nous avons affaire à deux traités composés dans un certain intervalle de temps (12). Caelius, qui vécut très probablement au V<sup>ème</sup> siècle, fut longtemps considéré comme un simple traducteur de son modèle grec. L'helléniste F. Robert décrit en ces termes le texte traduit par Laennec : "Cet ouvrage est en fait la traduction latine d'un traité du grand médecin

Soranos d'Éphèse, qui vivait à l'époque de Trajan. Nous avons des œuvres de Soranos en grec, mais nous n'avons son traité sur les maladies que dans la traduction de Caelius" (13). Certes nous ne pouvons comparer le texte latin à son modèle grec mais, de Caelius, nous conservons également la "traduction" des *Gynaikia* du même Soranos. Or la survie du texte original (14) nous permet d'apprécier la nature du travail du médecin latin. On constate ainsi une très nette tendance à la différenciation voulue par le méthodique latin par rapport à son modèle (15). Même s'il reste fortement tributaire de l'inspiration méthodique de Soranos, Caelius Aurelianus est donc bien un auteur à part entière, qui plus est le rédacteur de l'une des quatre grandes sommes médicales transmises de l'Antiquité jusqu'à nous. Après la Collection hippocratique et les œuvres de Galien, avec le *De medicina* de Celse, l'œuvre de Caelius Aurelianus est en effet le texte le plus important en volume de la médecine antique. Cet auteur méritait donc bien l'attention que Laennec lui porte ; négligé par nos contemporains, il méritait bien d'être redécouvert et en quelque sorte réhabilité. Il nous appartient ici de rendre hommage aux travaux de J. Pigeaud, Professeur à l'Université de Nantes, qui a été le principal artisan de cette réhabilitation (16). Il fut le premier à commenter le premier chapitre des *Maladies aiguës* consacré à la phrénitis (17) et à attirer l'attention des chercheurs sur la traduction de Laennec. En présentant ce manuscrit inédit, nous ne faisons donc que suivre la voie tracée par celui qui fut notre maître. Laennec avait donc fait le choix de proposer une traduction de deux grands traités de médecine méthodique, conçus selon un plan commun et canonique, une préface suivie de chapitres consacrés aux différentes maladies classées dans l'ordre *a capite ad calcem*. C'est pourquoi les *Maladies aiguës* s'ouvrent sur la phrénitis, affection du cerveau, et les *Maladies chroniques* sur la céphalée (Fig. 3).

### Pourquoi Caelius ?

Il convient désormais de s'interroger sur les raisons qui poussèrent le médecin nantais à se lancer dans une telle entreprise dont l'achèvement était une perspective qui pouvait dissuader même le plus laborieux des philologues (les deux volumes de l'édition de Bendz, dépourvue de commentaire et de notes explicatives, comptent plus de 1200 pages !). À cette question, plusieurs réponses ont déjà été proposées, parfois contradictoires. Nous nous contenterons ici de résumer les arguments du débat.

Dans son introduction au *Catalogue des manuscrits scientifiques* de Laennec, M. D. Grmek, brossant le portrait du grand homme, distingue le trait suivant : "derrière le romantique, veillait un amoureux de l'héritage classique grec et latin" (p. 1). Le trait est juste. Il met en valeur l'un des aspects constitutifs du génie d'un savant qui sut allier modernité et attachement à la tradition, ou pour le dire plus justement, qui fit du retour aux Anciens le premier moteur de l'innovation et du progrès. La culture et l'érudition classiques de René Théophile Laennec sont mises en avant par tous ses biographes (18). Sur le plan médical, son attachement à la doctrine et à l'œuvre d'Hippocrate est également un fait bien connu. La thèse qu'il soutint en 1804, devant un jury composé de Corvisart, Pinel, Sue, Boyer et Thillaye, intitulée *Propositions sur la doctrine d'Hippocrate, relativement à la médecine pratique*, fut une réponse à une thèse antérieure, soutenue par Boulet, qui mettait en question l'existence même d'Hippocrate. En exergue de ce travail, il cite le chapitre 2 d'*Ancienne médecine*. Il y reviendra dans son *Discours du Collège de France*, le commentant ainsi : "La médecine n'est point une science nouvelle. Depuis longtemps, ses principes sont trouvés et sa route est tracée. En les suivant, on a fait, pendant un long espace de temps, un grand nombre de belles et

utiles découvertes, et tout homme qui, doué des dispositions nécessaires, instruit de ce qui a été fait avant lui, partira de ce point et suivra la même route, en fera encore de nouvelles”. Au cours de sa carrière, il s’était également porté candidat à la chaire de “médecine hippocratique” de l’École de Santé de Paris, avant que celle-ci ne fût supprimée en 1811. La philologie et la lecture des textes de l’Antiquité n’ont jamais cessé d’être pour lui une source d’inspiration fondamentale. Parmi les archives conservées à Nantes, un classeur (classeur 1, lot a, f. 1r-40r) renferme un dossier intitulé *Doctrine d’Hippocrate*, où le médecin se livre à une analyse critique et philologique des *Épidémies*. Et de celui qui put apparaître comme l’artisan d’une renaissance hippocratique, J. Pigeaud écrit : “Il faut d’abord dire que Laennec n’a jamais cessé de méditer Hippocrate. Il s’est voulu médecin hippocratique, rameau de ce qu’il appelle l’*arbre hippocratique*. [...] Mais la pratique d’Hippocrate exige des connaissances philologiques. Le médecin doit donc être en même temps philologue, et comme nous le verrons, la méthode médicale et la méthode philologique sont une pour Laennec. [...] Nul médecin ne fut plus philologue que Laennec. Et ce n’est point paradoxal. Littéré certes fut grand philologue et connaissait la médecine, Daremberg de même. Mais Laennec a eu cette grandeur de prendre Hippocrate à la fois comme texte de science et de morale, de s’appliquer à comprendre Hippocrate ; certain qu’il était que cette voie du passé était une voie de la découverte dans la tradition de l’*Ancienne médecine*” (19). Hommage auquel on peut adjoindre celui de M. D. Grmek : “c’est l’un des rares exemples où l’érudition classique d’un savant moderne a contribué à la réalisation d’une grande invention médicale” (20). L’historien pense ici bien-sûr au rôle que joua la lecture de *Maladies II* d’Hippocrate dans l’invention de l’auscultation médiate, rôle reconnu par Laennec lui-même (21). Ce que Laennec admire chez le Père de la médecine, c’est la méthode d’observation et de lecture des signes ; il prise en lui le clinicien accumulant et comparant les faits particuliers. Il y trouve le modèle d’une pratique fondée sur une attitude sceptique et antithéorique, un savoir qui s’élabore contre les systèmes, les principes simplificateurs et les déductions a priori. Cette attitude fut celle de Laennec tout au long de sa carrière ; il en était redevable à la lecture des Anciens. L’étude méticuleuse de l’expérience accumulée par les grands prédécesseurs, l’analyse et la compararaison des données cliniques transmises par la tradition littéraire, loin d’être une perspective passiste ou un frein à la modernité, devait être défendue comme étant la voie royale vers le progrès. C’est dans la même optique qu’il faut concevoir les travaux de traduction entrepris par Laennec, ceux d’Arétée de Cappadoce et de Célius Aurélien. Ce dernier en particulier avait été loué comme un merveilleux clinicien par une longue tradition de médecins (22). Nous posions la question de la raison d’être de la traduction du passage isolé du livre III des *Maladies chroniques* consacré au *tormentum* en nous demandant si elle ne répondait pas à une préoccupation clinique : fidèle à sa méthode, Laennec pensait peut-être trouver dans ces paragraphes une réponse ou une confirmation au diagnostic d’un cas qu’il venait de rencontrer. Pour le savoir, il fallait lire et traduire.

À certains égards, Laennec a pu apparaître en son temps comme un adversaire de la modernité, un conservateur de la pensée scientifique (23). Il est vrai que le disciple d’Hippocrate qu’il était restait attaché, sur le fond, à l’humoralisme, système physiologique dont avait déjà largement commencé à saper les fondements. Il s’était opposé à l’emploi du microscope. Il se rangeait au parti de ceux qui voulaient réintroduire le latin comme langue de publication médicale. Sa correspondance conservée dans les archives nantaises comprend un nombre important de lettres échangées avec les confrères du

monde entier : on s’y consulte dans la langue de Celse. Face à lui, Broussais, “en dépit de son infériorité scientifique patente” (24), pouvait passer auprès de la jeune génération comme l’homme de la médecine nouvelle et moderne, le “démolisseur” de la tradition. C’est aussi dans le contexte d’une polémique assez vive entre les deux hommes que l’on peut vraisemblablement comprendre cette entreprise de traduction des deux traités de Caelius Aurelianus. Au-delà de l’intérêt que Laennec prenait à la lecture des auteurs classiques, son travail de traduction répond sans doute à une actualité ; s’il traduit Caelius, c’est aussi parce que le médecin latin a un rôle à jouer dans les débats contemporains.

Nous l’avons rappelé, Caelius Aurelianus, qui part de Soranos d’Éphèse, est un représentant de la médecine méthodique (25). Or Broussais, même s’il affirme son originalité et sa volonté de rompre totalement avec la tradition et l’héritage antique, a pu apparaître comme un rénovateur du Méthodisme. Lui-même ne dissimule d’ailleurs pas entièrement l’influence que cette école de pensée a pu jouer sur sa théorie de l’irritation. Bien qu’il affirme haut et fort dans son “Histoire de l’irritation” que “Hippocrate n’eut aucune idée de l’irritation” et que “la théorie du *strictum* et du *laxum* de Thémison, développée par Thessalus, n’est point non plus celle de l’irritation” (26), rejetant ainsi d’un bloc toute l’Antiquité, il semble récupérer peu à peu des notions inspirées du Méthodisme au fur et à mesure qu’il progresse dans la définition de sa médecine physiologique (27). Rejet affiché des Anciens – peut-être une réponse aux nombreuses critiques que Laennec, l’homme de l’Antiquité mort deux ans avant la publication du traité *De l’irritation et de la folie*, n’avait pas manqué de formuler contre ses théories – mais réappropriation détournée et subreptice d’une partie de cet héritage. Il est certain que la structure binaire et systématique de la physiologie de Broussais pouvait bien sonner comme un Néo-Méthodisme. Ainsi Jean Eugène Dezeimeris écrivait en 1826 dans un article intitulé “Des principes du methodisme considérés comme source de la doctrine physiologique” du *Journal complémentaire du Dictionnaire des Sciences médicales* : “Broussais n’a fait que bâtir sur des fondements jetés depuis longtemps” (28). Le chef-d’œuvre de Broussais n’avait pas encore paru mais ses théories étaient déjà débattues. Malgré la revendication d’originalité, les contemporains et adversaires ne s’y étaient pas trompés. Or Laennec lui-même avait clairement exprimé et son hostilité au systématisme de Broussais et son sentiment quant aux fondations antiques de ce système (29).

Ainsi, en s’emparant de Caelius, en s’en faisant le traducteur, une entreprise devant laquelle Broussais ne pouvait que déclarer forfait, Laennec cherchait-il peut-être à reprendre pour soi ce qui pouvait apparaître comme la propriété de l’adversaire. S’agissait-il pour autant d’adhérer au système méthodique et de s’en faire l’avocat ? Rien

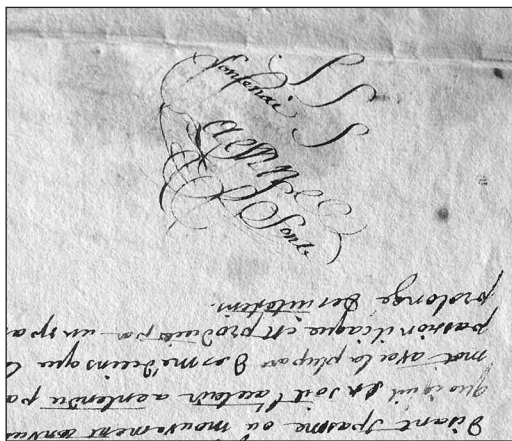


Fig.4 : folio 9r. Traduction de Caelius Aurelianus. *Du tormentum aigu... Essais d'écriture* (signature) en marge : on reconnaît le nom de Laennec et un autre mot ou nom énigmatique (Fontenai ?).

Cliché : F. Le Blay.

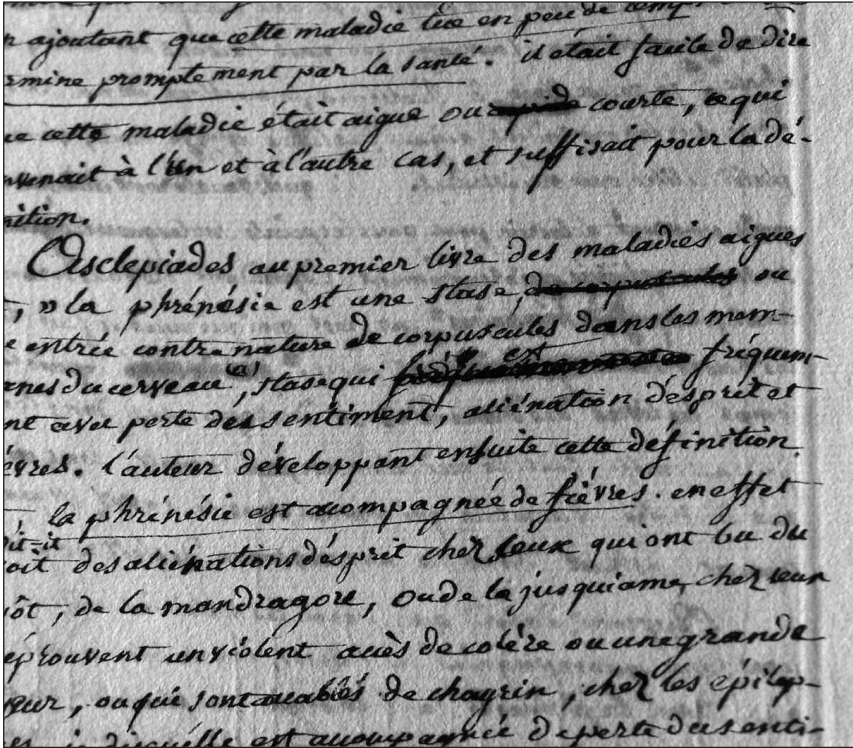


Fig.5 : folio 2v. Définition de la phrénésie par Asclépiade (détail). Cliché : F. Le Blay.

n'aurait été plus étranger à l'antidogmatisme de Laennec. M. D. Grmek a très bien perçu les motivations essentielles de ces travaux philologiques de Laennec, qui traduit Caelius pour les mêmes raisons qu'il traduit Arétée de Cappadoce, tous deux appartenant pourtant à des obédiences philosophiques et médicales bien différentes puisque le second est l'un des sectateurs de la médecine pneumatique (30). Ce ne sont pas leurs systèmes étiologiques respectifs qui l'intéressent ; il en déteste le réductionnisme, au même titre qu'il déteste celui de la médecine physiologique de Broussais. Mais il faut revenir à l'admiration qu'il voue aux textes de la Collection hippocratique : chez tous ces médecins, il rencontre l'acuité d'un regard clinique dont il veut faire la pierre de fondation et de sa propre méthode et de l'art médical en général. Par conséquent, admirer dans un même mouvement de pensée et le clinicien Hippocrate et le clinicien Arétée et le clinicien Caelius, c'est faire fi des constructions théoriques pour montrer que, au-delà de ce qui relèverait d'une philosophie plus que d'une pratique, il existe une qualité commune qui définit le bon médecin, l'observation attentive et raisonnée des faits particuliers. Le texte de Caelius est de ce point de vue exemplaire puisque, dans sa composition même, il ne paraît pas s'embarasser outre mesure de généralités et de discussions de principe : dans les *Maladies aiguës* comme dans les *Maladies chroniques* l'auteur, après une courte préface, commence immédiatement par la description clinique de la première affection selon l'ordre *a capite ad calcem*. Entrons donc dans le texte...

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) Nous remercions Mme Claire Voisin-Thiberge, conservatrice de la Bibliothèque Universitaire des Lettres de l'Université de Nantes, dont l'aide nous a été précieuse, notamment dans la lecture de certains passages difficiles.
- (2) BOULLE L., GRMEK M. D., LUPOVICI C. et SAMION-CONTET J. - *Laennec : catalogue des manuscrits scientifiques*, Masson, Paris, 1982.
- (3) La description de son contenu est donnée à la p. 147 du catalogue.
- (4) LOT J - décrit aux p. 157-158 du catalogue. Les feuillets qui le constituent ont été numérotés de 1r à 10v.
- (5) Dans son édition de la traduction du traité *Des causes et des signes des maladies aiguës et chroniques* d'Arétée de Cappadoce par le même Laennec (Droz, Genève, 2000), M. D. GRMEK avait mis en doute l'attribution du document à la main de René Théophile, se demandant s'il ne s'agissait pas plutôt de l'écriture de Mériadec. Dans le cas présent, il ne fait aucun doute que ce brouillon de traduction est de la main de René Théophile.
- (6) L'édition de référence pour le texte de Caelius Aurelianus a été établie par G. BENDZ, avec une traduction en allemand par I. PAPE, 2 vol., *Corpus Medicorum Latinorum*, VI.1, Akademie Verlag, Berlin, 1990. On peut aussi se référer à l'édition et à la traduction anglaise de I. E. DRABKIN, The University of Chicago Press, Chicago, 1950.
- (7) Pour une description et un historique de cette édition, cf. URSO A. M. Edizioni anonime ed esegeti scrupulosi : Dalechamps, Constantin e la ROVILLIANA di Celio Aureliano. *Res Publica Litterarum*, 2005, 28, p. 90-107. Pour l'histoire de la tradition du texte de Caelius Aurelianus et de ses éditions successives, cf. PIGEAUD J. Caelius après Caelius, survie ou renaissance ? In : *Le traité des Maladies aiguës et des Maladies chroniques de Caelius Aurelianus, Nouvelles approches*, Actes du colloque de Lausanne de 1996, sous la dir. de PH. MUDRY avec la collaboration de O. BIANCHI et D. CASTALDO, Institut Universitaire de France-Université de Nantes, Nantes, 1999, p. 309-341.
- (8) Ce livre a appartenu à Philippe Hecquet (1661-1737), qui signe P. Hecquet *doct. med. Paris*, et ajoute la devise *Spes et labor*. Des phrases sont soulignées aux pages 1, 2, 7, 9 et 11, de la même encre noire, semble-t-il, mais sans grande signification à première vue. On sait que sa bibliothèque a constitué la base de celle de la Faculté de médecine.
- (9) Quelques mots sont soulignés au tout début, on ne sait trop pourquoi.
- (10) Cet exemplaire ne porte aucune trace qui puisse le rapprocher de Laennec. La BIUM possède également une édition plus ancienne soigneusement annotée à l'encre, en grec et en latin, pour préparer une nouvelle édition ; nous travaillons sur cet exemplaire érudite.
- (11) La Bibliothèque Universitaire de Nantes (Section Santé) possède au moins deux ouvrages ayant appartenu à Laennec et passés entre les mains de différents propriétaires à la suite de la vente de la bibliothèque de Laennec, sans doute par ses héritiers. Les deux ouvrages conservés à Nantes (cote 21572) portent la même mention manuscrite sur la page de garde : "Ex bibliotheca Thibeaud Doct. Médecin rue Crébillon n° 16 Nantes. Acheté à Paris à la vente de Mr Laennec. 5 F le volume".
- (12) Stuttura e modelli dei trattati di Celio Aureliano. In : *Le traité des Maladies aiguës et des Maladies chroniques de Caelius Aurelianus, Nouvelles approches*, Actes du colloque de Lausanne de 1996, sous la dir. de PH. MUDRY, *op. cit.*, p. 1-26. C'est à cet article synthétique et parfaitement documenté qu'il convient de se référer pour toute question relative à la composition et à l'organisation de l'œuvre.
- (13) Laennec helléniste. In : *Commémoration du bicentenaire de la naissance de Laennec, 1781-1826*, Colloque organisé au Collège de France les 18 et 19 février 1981, Revue du Palais de la Découverte, n. s. 22, 1981, p. 239-244.
- (14) *Maladies des femmes*, texte établi et traduit par P. BURGUIÈRE, D. GOUREVITCH et Y. MALINAS, 4 vol., Collection des Université des France, Les Belles Lettres, Paris, 1988-2000.

- (15) Cf. MAZZINI I. - Elementi Celiani in Celio Aureliano. In : *Le traité des Maladies aiguës et des Maladies chroniques de Caelius Aurelianus, Nouvelles approches*, Actes du colloque de Lausanne de 1996, sous la dir. de PH. MUDRY, *op. cit.*, p. 27-46, qui peut ainsi écrire : “Les éléments de cette différenciation indiquent non pas l’asservissement d’un traducteur, mais au contraire la forte personnalité d’un réélaboreur qui s’approprie son modèle et répond aux exigences d’un public différent, à une époque différente et surtout dans une société différente. Ces éléments reflètent une personnalité qui, consciente de son originalité, considère comme sienne sa production et se montre susceptible devant les critiques que lui font ses rivaux”.
- (16) Cf. PRO CAELIO Aureliano. In : *Médecins et Médecine dans l’Antiquité*, sous la dir. de G. SABBAH, Mémoires du Centre Jean Palerne, 3, Saint-Étienne, 1982, p. 105-117.
- (17) La phrénitis dans l’œuvre de Caelius Aurélien ? In : *Maladie et maladies dans les textes latins antiques et médiévaux*, Actes du Vème Colloque international sur les Textes médicaux latins, Bruxelles (4-6 sept. 1995), sous la dir. de C. DEROUX, Bruxelles, 1998, p. 00-00.
- (18) Nous renvoyons à l’article de ROBERT F. Laennec helléniste, précédemment cité, ainsi qu’à l’exposé de GRMEK M. D. L’érudition classique d’un grand médecin - le cas Laennec. In : *Médecins érudits de Coray à Sigerist*, Actes du colloque de Saint-Julien-en-Beaujolais (juin 1994), sous la dir. de D. GOUREVITCH, De Boccard, Paris, 1995, p. 47-57.
- (19) L’Hippocrate de Laennec. In : *Commémoration du bicentenaire de la naissance de Laennec, 1781-1826*, *op. cit.*, p. 232-238. Cf. également MARTINY M. Laennec et la pensée hippocratique. In : *La Collection hippocratique et son rôle dans l’histoire de la médecine, Actes du colloque hippocratique international de Strasbourg, oct. 1972*, sous la dir. de L. BOURGEY et J. JOUANNA, Leiden, 1975, p. 97-105. Sur ce lien entre érudition classique et médecine au XIXème siècle, cf. GOUREVITCH D. Plaidoyer en faveur des érudits du XIXème siècle : Caelius Aurelianus et le Dr Daremberg. In : *Tradizione e ecdotica dei testi medici tardoantichi e bizantini*, a cura di Antonio Garzya, Napoli, 1992, 107-117 ; et Charles Daremberg, His Friend Émile Littré, and Positivist Medical History. In : *Locating Medical History. The Stories and Their Meanings*, sous la dir. de F. HUISMAN et J. HARLEY WARNER, The Johns Hopkins University Press, Baltimore-London, 2004, p. 53-73.
- (20) L’érudition classique d’un grand médecin : le cas Laennec, *op. cit.*
- (21) *De l’auscultation médiate*, 1819 (1ère éd. avant la refonte de 1826), t. II, p. 117-120, relevé par J. PIGEAUD, L’Hippocratismes de Laennec. *Médecine et philologie classique, Bulletin de l’Association Guillaume Budé*, 3, 1975, p. 357-363, et par J. JOUANNA dans sa notice introductive à l’édition de *Maladies II*, Collection des Universités de France, Les Belles Lettres, Paris, 1983, p. 51-57.
- (22) Cf. PIGEAUD J. - Caelius après Caelius ... ? *op. cit.* p. 330-341, qui relève les jugements émis sur cet auteur dans la littérature médicale.
- (23) Cf. AKERKNECHT E. H. - Laennec et Broussais. In : *Commémoration du bicentenaire de la naissance de Laennec, 1781-1826*, *op. cit.*, p. 208-212.
- (24) Les termes sont de E. H. AKERKNECHT, *op. cit.*
- (25) Sur ce sujet, la bibliographie est vaste. On se limitera ici à DRABKIN I. E. Soranus and his system of medicine. *Bulletin of History of Medicine*, 25, 1951, p. 503-518 ; PIGEAUD J. Sur le méthodisme. In : *Médecins et médecine dans l’Antiquité*, sous la dir. de G. SABBAH. *Mémoires du Centre Jean Palerne*, 3, Saint-Étienne, 1982, p. 181-184 ; *Id.* L’introduction du méthodisme à Rome. *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, II, 37.1, De Gruyter, Berlin-New York, 1993, p. 565-599 ; VAN DER EIJK PH. The Methodism of Caelius Aurelianus : some epistemological issues. In : *Le traité des Maladies aiguës et des Maladies chroniques de Caelius Aurelianus, Nouvelles approches*, Actes du colloque de Lausanne de 1996, sous la dir. de PH. MUDRY, *op. cit.*, p. 47-83.
- (26) Premier paragraphe du ch. II du traité *De l’irritation et de la folie*, 1839 (1ère éd. 1828).
- (27) Par exemple p. 51 : “Jadis avait existé la théorie du *strictum* et du *laxum*. Brown rattacha encore ces deux mots à sa théorie, de sorte que l’excès d’excitement et de force fut la même

chose que l'excès de ton ou le *strictum*, tandis que le *laxum* se rattacha au défaut de force et d'excitement”.

(28) p. 4.

(29) Nous renvoyons à PIGEAUD J. Caelius après Caelius ... ? *op. cit.*, p. 334-335, qui relève les témoignages contemporains et les termes de la polémique opposant Laennec à Broussais.

(30) Nous renvoyons à ce que Grmek écrit dans la préface de son édition de la traduction du traité *Des causes et des signes des maladies aiguës et chroniques* d'Arétée de Cappadoce par Laennec (*op. cit.* n. 5).

#### NOTES SUR LE TEXTE

Nous respectons scrupuleusement la graphie employée par Laennec. L'orthographe diffère parfois des usages actuels et nous avons pensé qu'il était intéressant de conserver celle dont Laennec avait l'habitude. L'usage des majuscules pour les noms propres est aléatoire : tantôt Laennec y recourt tantôt non, parfois pour le même nom. Par souci de lisibilité, nous avons choisi d'employer systématiquement la majuscule. Pour les noms communs, nous maintenons la graphie originale. Nous conservons également la ponctuation d'origine. Lorsque certaines fautes sont des erreurs d'attention manifestes, nous les avons corrigées.

Le manuscrit, qui est un brouillon, comporte des ratures. Il nous a paru opportun d'en conserver la trace car elles témoignent du travail de l'auteur et des remaniements qu'il fait subir à sa traduction. Nous faisons figurer entre crochets droits [] les mots et passages supprimés et corrigés.

Les notes de l'auteur sont généralement placées en marge du texte. Par souci de clarté, nous les faisons figurer en bas de page. L'appel se fait au moyen d'une lettre, usage que nous conservons. Certains mots sont suivis d'un astérisque ; nous le conservons. Ces astérisques, que l'auteur appelle étoiles, indiquent des mots ou passages à revoir. Voir sa note marginale (a). Lorsque Laennec a souligné une partie du texte, nous conservons cette présentation. Lorsque de toute évidence un mot doit être suppléé, nous l'indiquons entre crochets < >.

La disposition en paragraphes est celle de Laennec. Elle ne suit pas la disposition du texte latin dans l'édition qu'il utilise. La numérotation que nous utilisons, absente du manuscrit, correspond à celle de l'édition de BENDZ.

#### *Livre premier des maladies aiguës, par Caelius Aurelianus le méthodiste*

1. On rapporte qu'un certain Ippallus Philosophe pythagoricien interrogé sur ce qu'il [se proposait de faire] avait fait répondre rien encore : car on ne me porte pas encore envie. S'il est vrai que l'envie qui nous accompagne est une marque du succès que nous avons obtenu, l'ouvrage que nous faisons est une grande chose\*. (a) Je veux donc, ô Bellicus, le meilleur de nos disciples, écrire sur les maladies aiguës, des livres qui, je crois, vous sont plutôt utiles que nécessaires.

2. Je dis qu'ils vous seront utiles, en ce qu'ils pourront éclaircir pour vous les points sur lesquels les grecs ne se sont expliqués qu'obscurément.

Cependant ils vous seront aussi quelquefois nécessaires\*, car c'est moi qui vous ai fait lire les bases sur lesquelles ils sont posés\*. Depuis longtemps les livres des demandes et des réponses, dans lesquels j'ai rassemblé toute la médecine en peu de mots, sont destinés à notre Lucretius qui comme vous le savez est parfaitement instruit dans la connaissance des lettres grecques.

3. Apprenez d'abord que parmi les maladies aiguës, les unes sont accompagnées de fièvres, les autres en sont exemptes. Ainsi la phrénésie, la léthargie, la pleurésie, la péripneumonie, sont toujours accompagnées de fièvres, l'esquinancie, le cholera et plusieurs autres maladies que nous verrons ailleurs sont dans le cas contraire. – Nous commencerons par celles qui sont accompagnées de fièvre et l'on doit observer que les fièvres accompagnent principalement les maladies les plus aiguës, entre lesquelles la phrénésie tient le 1er rang.

(a) Tous les endroits compris comme celui-ci entre deux étoiles sont à revoir avec soin, soit pour le sens soit pour la correction du texte.\*

4. Cette maladie tire son nom de la difficulté des fonctions de l'entendement qui l'accompagne, de la même manière que la dysurie, la dysenterie doivent leurs à la difficulté d'uriner ou d'aller à la selle qui les accompagnent. Car les grecs ont appelé φρένας, les fonctions dont le trouble accompagne comme nous venons de la dire la phrénésie. Et nous voyons que Démétrius dans son livre sur les maladies définit d'après Hérophyle la phrénésie, "un délire violent avec aliénation de l'esprit et fièvre, finissant par une mort prompte et quelquefois par la santé".

5. Mais un délire violent ne diffère en rien, d'une aliénation d'esprit. Nous savons [encore] que cette maladie non seulement est d'ordinairement accompagnée de fièvre, mais même qu'elle n'existe jamais sans elle. D'ailleurs il me semble qu'il allonge ensuite sa définition au-delà des bornes, en ajoutant que cette maladie tue en peu de temps ou se termine promptement par la santé. Il était facile de dire que cette maladie était aigue ou [rapide] courte, ce qui convenait à l'un et à l'autre cas, et suffisait pour la définition.

6. Asclépiades au premier livre des maladies aiguës dit, "la phrénésie est une stase [*mot raturé illisible*] ou une entrée contre-nature des corpuscules dans les membranes du cerveau (b), stase qui [fréquemment est] est fréquemment avec perte du sentiment, aliénation d'esprit et fièvres". L'auteur développant ensuite cette définition dit, la phrénésie est accompagnée de fièvres. En effet dit-il, "on voit des aliénations d'esprit chez ceux qui ont bu du pavot, de la mandragore, ou de la jusquiame, chez ceux qui éprouvent un violent accès de colère ou une grande frayeur, ou qui sont accablés de chagrin, chez les épileptiques. Je dis qu'elle est accompagnée de perte du sentiment, pour qu'on ne la confonde pas avec une pleurésie ou une péripleurésie, qui dans la force de la maladie vers le 7e ou 8e jour [est] sont quelquefois accompagnées d'erreurs de l'esprit".

7. Quelques uns de ses sectateurs, commentant le reste de sa définition, [disent qu'il] remarquent qu'il a dit que la stase ou l'intrusion des corpuscules, était dans les membranes du cerveau, parce qu'il pourrait exister dans celles de l'épine du dos, une semblable stase qui cependant n'occasionnerait pas la phrénésie. Il s'est servi, disent-ils encore du mot de membranes au pluriel, car soit que cela ait lieu dans plusieurs membranes ou dans toutes, s'il s'était servi du singulier, [*illisible*] il semblerait nier par là que le cas put avoir lieu dans plusieurs membranes, et tous ses sectateurs auraient pensé, qu'il n'y en avait qu'une seule d'affectée. Le mot fréquemment, qui suit dans la description d'Asclépiade a été rapporté [par quelques-uns] aux membres de la phrase qui le suivent par quelques-uns qui disent qu'il faut entendre, souvent avec perte du sentiment : parce que, disent-ils, le sentiment peut quelquefois exister quoiqu'il y ait une violente phrénésie.

8. D'autres au contraire rapprochent ce mot du [*illisible*] précédent, ce qui donne ce sens, la phrénésie est souvent une station ou une intrusion : car, disent-ils, de la même manière, qu'il dit [*illisible*] en parlant des causes que la fièvre produite par stase ou intrusion est plus violente, tandis que celle qui est due au trouble des matières liquides et de l'air, sont plus faciles à résoudre, de même il dit que la phrénésie la plus violente est celle qui est produite par l'intrusion ou la stase des corpuscules.

D'autres, disent au contraire, qu'ils ne croient pas qu'Asclépiades ait dit cela parce que la phrénésie est quelquefois produite par l'intrusion, mais parce que cela n'a lieu que quand la maladie est violente. Car il y a certaines sortes d'intrusions qui affectent même les hommes sains.

9. Il eut mieux fait de [décrire] faire connaître la maladie par des expressions claires et conséquentes, que par cette supposition obscure et incohérente d'une intrusion\*, qu'il ne pourrait peut-être appuyer de l'autorité d'un seul écrivain, comme nous le prouverons dans les livres [*illisible*] que nous mettrons au jour contre les sectes\*. Mais surtout il ne fallait pas regarder à la fois cette intrusion comme constituant la phrénésie et la cause de la phrénésie. [*illisible*] Autant vaudrait-il dire que la phrénésie est la cause de l'affection phrénétique.

10. En effet n'est-il pas absurde de dire que selon Asclépiade, cette cause n'est point celle des noms de la maladie ou de ce que les grecs appellent proségories, mais celle de ses divisions, propriétés ou catégories, de penser que cet auteur n'a pas prétendu indiquer les causes du délire ou des fièvres, mais celles qui font délirer ou avoir la fièvre.

(b) Ceci a quelque ressemblance avec l'erreur de lieu de Boërrhave.

11. Pour passer avec méthode d'une chose à une autre nous examinerons cette question, savoir s'il y a des causes des catégories ou des proségories, lorsque nous nous occuperons des causes des maladies. Un peu plus loin, il ajoute, "nous avons expliqué dans notre 10<sup>e</sup> livre par quelle espèce de corpuscules et dans quelles parties se fait cette stase ou cette obtrusion, [illisible] ainsi que la manière dont cette affection locale ébranle tout le corps et produit la fièvre, car ces causes ne sont pas les causes de la fièvre, mais bien celles qui font avoir la fièvre". L'auteur aurait dû se servir d'expressions plus claires et plus [propres] appropriées.

12. [illisible] Ses sectateurs disent à cela qu'il a entendu par ces paroles que la phrénésie est une maladie produite par l'obtrusion, et qu'il a coutume de mettre ainsi les causes au lieu de l'effet. Car, remarquent-ils, lorsqu'il définit le mot [maladie] contagion, il dit : "la contagion est une qualité [inaccoutumée] qui n'est pas naturelle aux parties solides animales sur lesquelles elle est appliquée, qualité par laquelle les hommes qui sont affectés par cette cause commune, sont facilement attaqués de maladies mortelles". Dans cet endroit on voit effectivement qu'il a pris [l'effet] la cause de la contagion pour son effet. Car la cause de la contagion est une qualité, tandis que la contagion elle-même est une propension à une maladie, propension répandue sur un grand nombre d'hommes par des causes antécédentes communes,

13. et dans d'autres cas semblables il se sert souvent de cette manière de parler que les grecs appellent metalepse : [qui consiste] c'est ainsi, par exemple, qu'il dirait une liqueur épaissie, pour dire les parties d'une liqueur épaissies, réduisant ainsi les parties au tout. – Mais par ces raisonnements les sectateurs d'Asclepiades, loin de pallier ses mauvaises expressions, prouvent seulement qu'il a fait beaucoup de fautes semblables à celles-là. Car il ne s'agit pas de savoir s'il avait coutume de se servir de la metalepse, mais bien d'examiner s'il a eu raison d'en faire usage. Si cette figure se trouvait partout ailleurs que dans une définition on pourrait peut-être la lui pardonner. Mais elle est inexcusable dans une définition

14. qui ne doit contenir que des expressions propres, et dont on puisse abuser comme on le peut faire de cette locution qui souvent peut être interprétée en sens contraire du véritable.

Maintenant nous allons montrer que son opinion, que "la cause de la phrénésie est une obtrusion", n'est pas plus exacte que le reste. Car il ne devait pas prendre la cause pour l'effet, et il n'est pas conséquent de dire qu'il y a une obtrusion dans les membranes. Il devait dire dans les sens c'est à dire dans les voies des sens que les grecs appellent αἰσθητήρια. Car selon lui la cause ou l'essence de toute phrénésie est une aliénation d'esprit ; [celle de] quant à celle de l'aliénation d'esprit, elle est dans les sens.

15. En effet dans le livre des définitions, il dit : "l'aliénation d'esprit est une maladie des sens", par laquelle l'entendement devient quelquefois plus vaste sans que les sens augmentent d'énergie d'une manière proportionnée, d'autrefois les sens gagnent au dépens de l'entendement (c). Cette maladie lorsqu'elle est lente et sans fièvre, porte dit-il le nom de manie ou folie comme l'on dit communément. Lorsqu'elle est récente, avec fièvres et sans sentiment, c'est alors la phrénésie. Si donc la phrénésie est une maladie dont la cause est dans les sens, on ne peut la définir exactement une obtrusion dans les membranes du cerveau.

### *Caelius Aurelianus. Tome II*

#### *Préface pour les 5 livres des maladies chroniques.*

1. Après avoir achevé les livres des maladies aiguës, je vais parler du traitement des chroniques, qui ne ressemblent aux premières que dans le seul temps des exacerbations, tandis que dans les intervalles, elles permettent d'introduire différens changements dans l'économie animale et préparent par là une gloire immortelle aux médecins instruits. Les maladies aiguës guérissent spontanément, tantôt par hasard, tantôt par les forces de la nature. D'où il arrive que souvent des hommes ignorans fuyent les médecins et attribuent les événements à des enchantemens, à des amulettes, ou au hasard, non seulement dans les cas où les malades effrayés ou remplis de joie par une nouvelle inattendue éprouvent un changement général de l'économie qui chasse la maladie,

(c) Motus, ūs, Plin. J.

2. mais encore dans ceux où les malades impatientés se livrent par désespoir à des remèdes dont ils ne peuvent prévoir les effets. Nous savons que les maladies aiguës prennent facilement l'une ou l'autre de ces terminaisons. Car elles [sont chassées] finissent souvent par des sueurs, une hémorrhagie nasale ou un cours de ventre.

Mais les maladies chroniques ou lentes et qui ont déjà pris un certain empire sur le corps, ne peuvent être détruites que par le talent du médecin et résistent aux efforts de la nature et du hasard. Aucuns princes des sectes n'ont jamais parlé que la goutte, la phtisie, ou l'éléphantiasis ou autres maladies lentes se fussent résolues, comme on voit souvent le faire les fièvres aiguës.

De là vient que les grecs disent qu'Asclepius prit ce nom de ce que le premier il enseigna à surmonter ces cruelles maladies.

3. Mais de tous ceux qui ont écrit sur la médecine, nul avant Thémison n'a rangé d'une manière méthodique, les traitemens des maladies chroniques. Parmi ces écrivains, les uns n'en ont point du tout parlé, les regardant comme incurables. D'autres ont dit qu'il fallait en confier le traitement aux gens qui frottent d'huile les athlètes. D'autres comme Érasistrate et Asclépiades en ont traité çà et là et en parlant d'autres maladies, de la goutte, de l'hémorrhagie, de l'hydropisie, de la paralysie, de l'alopecie, et des maladies à types quartes. Mais Thémison a écrit trois livres des maladies [aiguës] lentes. Thessalus a aussi parlé de leur traitement dans son second livre des règles.

Depuis ce temps Soranus les a toutes amplement fait connaître et formé sur ces maladies un corps complet de doctrine, commençant pour cela par celles de la tête, ce que nous allons aussi faire à son imitation.

#### *4. 1er livre des maladies chroniques.*

##### *Ch. I Du mal de tête que les grecs appellent céphalée . (κεφαλαία)*

Cette maladie a pris son nom de la partie du corps qu'elle affecte. Car les grecs appellent la tête κεφαλή.

Elle est le plus souvent due à un refroidissement ou à un grand froid, d'autrefois au contraire à la chaleur du soleil ou à des veilles prolongées. Les femmes ont sont plus violemment affectées à cause des soins qu'elles ont de leurs cheveux(d).

Ceux qui sont attaqués de cette maladie éprouvent une violente douleur qui tantôt occupe toute la tête, tantôt seulement la moitié et alors on la nomme vulgairement migraine, tantôt enfin seulement les tempes et alors on lui donne le nom de crotaphos.

5. Elle peut aussi occuper les racines des yeux, l'occiput et le cou [p] jusqu'à l'épine de manière que lorsque les malades veulent s'asseoir, ils sont affectés de vertige, de brouillards au devant des yeux avec nausée et vomissemens bilieux.

Mais si la maladie a commencé avec force, les yeux deviennent rouges et proéminens. [Les paupières se ferment] Ils évitent la lumière. Les paupières se ferment. Les larmes coulent et au trouble de la vue se joignent une inapétence [hab] continuelle, des tintemens d'oreilles avec difficulté de l'audition. Bientôt suivent des veilles continuelles ou du moins fréquentes, des douleurs de dents, et au commencement des exacerbations, [il survient] quelques gouttes de sang coulent par les narines sans produire aucun soulagement.

6. Si le malade souffre de toute la tête il faut le coucher sur le dos. S'il souffre seulement d'un seul côté, on le couchera sur celui-là. Car la partie affectée est soulagée par le léger frottement du lit (e).

Lorsque la maladie devient plus intense, les traits du visage s'altèrent, le pouls devient obscur, et les malades perdent l'usage de tous leurs sens.

Parmi les hommes qui sont [affectés] attaqués de cette maladie, les uns en sont affectés d'une manière aiguë et avec fièvres et c'est à cette espèce de douleur que les princes des sectes ont donné le nom de céphalalgie. D'autres personnes sont affectées d'une manière lente, sans fièvre, n'éprouvant qu'une simple douleur gravative de la tête qui revient par intervalles, c'est à cette maladie que les anciens ont donné le nom de céphalée.

---

(d) Elles les portaient fort longs, tandis que les hommes les avaient courts.

(e) Des pailles ;

Quelques auteurs disent que dans cette maladie une membrane du cerveau est affectée, d'autres prétendent que c'est celle qui recouvre le crâne, d'autres attribuent la maladie à une affection de tout le cuir chevelu, [quelques] d'autres enfin disent qu'elle existe dans les muscles des tempes et des joues appelés siagones (conducteurs de la salive).

7. Pour nous, nous pensons que quelquefois quelqu'une de ces parties est affectée\* selon que la douleur est plus ou moins [forte] étendue : que d'autrefois toutes le sont, lorsque par exemple les redoublements de la maladie surviennent d'une manière rapide. Les temps mêmes des rémissions et des intervalles où il y a de l'adoucissement varient entre eux et tantôt\* ils sont longs et presque sans douleurs, d'autres fois ils sont courts et conservent encore une grande partie des accidents qui avaient lieu pendant les exacerbations. [Cette variété encore] Il a encore de la variété par la force du redoublement lors du temps de l'accès et selon [qu'elles] que la douleur est continuelle ou qu'elle revient après un ou deux jours et [à des] aux intervalles [terme] que nous appelons typiques, périodiques et hemitritiques\*.

8. Nous avons parlé au livre des fièvres de la douleur de tête qui survient dans les fièvres aiguës. Nous ne nous occuperons donc ici que de celui qui est sans fièvre vraiment idiopathique et qui a une marche lente.

Si la douleur est encore peu intense, il faut faire coucher le malade dans un lieu médiocrement froid et obscur [que sa] de manière que sa tête soit un peu haute. On lui recommandera le silence, le repos du corps et de l'âme avec l'abstinence de toute nourriture pendant les trois premiers jours (f). On fera en même temps de légères frictions sur les articulations, et l'on fomentera la tête avec de l'huile froide et verte (faite avec des olives non mures), [ou avec] pure ou mêlée de quelque suc qui soit astringent sans être répercussif comme ceux de [la] renouée, de plantin, de chicorée, de pourpier, de ronce que les grecs appellent βάρτος.

9. de vigne à anneau qu'ils nomment ἔλικκα, de grappe de loup (solanum), de mouron, de crapaudine, de \*myrthe.

On [appliquera] se servira ensuite de cataplasme fait avec chacune de ces herbes soit seule, soit mêlée avec de la farine d'orge, ou bien on appliquera au front un médicament composé avec plusieurs substances qui aient les mêmes vertus que celles dont nous avons parlé, tel par exemple le diatheon (g).

Si la douleur est très forte, il faudra placer le malade dans un lieu vaste, médiocrement chaud et peu éclairé de peur qu'une trop vive lumière ne [le fatigue] ne l'incommode. On couvrira la tête de laines fines, douces et légères, trempées dans de l'huile douce et chaude.

10. Si la douleur augmente on appliquera alternativement de la laine, des morceaux de draps, mous et trempés dans de l'huile chaude et exprimés, aux tempes et sur les muscles des joues. On peut encore se servir de vessies à demi pleines d'huile [chaude], ou de sachets pleins de fleur de farine chaudes ; il faut frotter avec la main médiocrement échauffée [les lieux affectés] <la> partie souffrante, en ayant soin de faire exactement observer au malade le repos et le silence.

Si la douleur gagne les dents, nous avons coutume de donner le vin doux ou l'huile chaude, que le malade tient dans sa bouche sans aucun mouvement, à moins qu'il n'ait de la répugnance pour ce remède et que cela ne produise la nausée.

11. Mais si le mal devient très intense et [augmente] exige de plus grands remèdes ; il faut si les forces le permettent, tirer du sang (par la phlébotomie (1)) \*le 3ème jour\*, ou même avant. Si la douleur occupe toute la tête, on peut [saigner] ouvrir la veine au bras le plus facile à saigner. Mais si l'un des côtés seulement est affecté, il faut saigner au bras du côté opposé afin que la dérivation produite par ce moyen ait lieu, plus loin de la partie souffrante. Après cela nous permettons au malade de se laver la bouche et nous lui donnons de l'eau chaude à boire. Dans la même diatripe nous ordonnons une onction avec de l'huile douce et chaude et nous faisons fomentier le visage avec de l'eau chaude.

(f) ad primam diatritum.

(g) Diatheiou, quod describitur a Galeno. τόπος et ab Aetio.

1 Inséré dans l'interligne.

12. Ensuite nous permettons les boissons et les nourritures légères tels par exemple que le pain bouilli et écrasé dans l'eau ou [autre nourriture semblable] la bouillie faite avec de l'eau miellée ou de la mie de pain comme celle que les grecs appellent πυρητός (bouillie écrasée à la cuillère). On [peut] y joindra une très-petite quantité d'aneth, de l'eau, du sel et du miel. On peut encore donner des œufs mollets. Mais jusqu'à ce que les douleurs ne diminuent, on ne donnera cette nourriture que tous les seconds jours.

Si la maladie se prolonge, il faudra tondre le malade jusqu'à la peau. Les parties souffrantes éprouvent [par] un grand soulagement par l'employ de ce moyen qui permet une sorte de transpiration du dedans au dehors que l'on seconde d'ailleurs par d'autres moyens topiques.

13. Ainsi l'on rasera la tête et on y appliquera des cataplasmes, ou une ventouse sèche pendant l'accès et scarifiée dans les rémissions. Ces applications doivent être faites sur les parties où la douleur est la plus intense. On peut aussi surtout lorsque l'inégalité de surface des parties s'oppose à ce que l'on applique des ventouses, se servir de sangsues. Après cela on appliquera des éponges trempées dans de l'eau chaude pure ou mêlée d'huile ou même dans une décoction d'althea.

Mais si le ventre ne fait pas ses fonctions pendant plusieurs jours, on donnera un lavement fait avec l'eau chaude, l'huile de rue et le miel.

14. Par ce moyen non seulement les intestins sont lavés, mais encore [par la] la tête est soulagée par la sortie des [intestins] excréments dont la rétention l'appesantissait. C'est pourquoi si le ventre ne remplit pas ses fonctions il est bon de donner un clystère même avant de se servir de la cucurbitte. Après cela il convient d'employer les cataplasmes émolliens comme ceux faits avec les semences de lin et de fénugrec, ou avec la fleur de farine cuite avec de l'eau, de l'huile et du miel ou avec le pain (millet) bouilli avec soin.

Vers la fin de la maladie, il faut se servir d'emplâtres (h) simples comme celui de diachylum.

15. On peut alors donner des alimens variés, mais toujours choisis parmi ceux qui nourrissent peu (*praedictae simplicitatis vicinus*) ; tels sont la cervelle de porc, ou de chevreau (hoedus), les poissons mous, les grives (turdus), le pigeonneau, le poulet ; parmi les légumes les plus convenables sont, les diverses sortes de courges, les mauves, la bette-poirée, tantôt préparées avec l'eau, l'huile, et la sauce au garus (i), tantôt hâchées et assaisonnées avec soin. Ces alimens ouvrent le ventre et sont [même] utiles pour cette raison, même aux hommes bien portans et surtout à ceux chez lesquels un seul jour de constipation produit de l'embarras dans la tête.

Avant le repas on fera faire un peu d'exercice au malade dans une litière ou une chaise à porteur, dont le mouvement devra être doux et modéré, afin de procurer quelque soulagement aux parties souffrantes.

16. On peut ensuite faire marcher le malade et après la [tête] promenade on lui fera oindre la tête et on y appliquera des fomentations dans ce moment où le corps agité par l'exercice [mouvement] se trouve dans un état de relâchement et de facile transpiration. Car le propre de l'exercice est de relâcher les parties condensées, et d'atténuer les matières excrémentielles retenues.

#### *Traduction de Caelius Aurelianus*

#### *138. Du tormentum (a) aigu appelé par les grecs εἰλεός*

Cette maladie est ainsi nommée, soit parce que les malades s'imaginent que les circonvolutions de leurs intestins se tordent comme des cordes : [illisible] soit parce que des vents retenus et roulans dans l'intérieur du tube intestinal, y occasionnent des entortillemens soit enfin parce qu'à cause de la violence des douleurs du ventre, les malades [sont courbes de illisible] tout courbés et comme contournés sur eux-mêmes. Salimachus dit que certains pythagoriciens qui exerçaient la médecine en Sicile avaient [appelé] donné à cette maladie le nom de φραγμος (c'est-à-dire cloison ou obstacle) parce qu'elle empêche les fonctions naturelles du ventre.

(h) Et d'onguents (cerotariis)

(i) espèce de gelée ou de court-bouillon, fort estimé des anciens et qui se faisait avec les entrailles du poisson appelé garus.

(a) je ne traduis point ce mot *tormentum* qui signifie ici évidemment entortillant.

139. Asclepiades au 3ème livre des maladies aiguës a défini cette maladie de la manière suivante. Le tormentum est une contorsion (b) [prolongée] des intestins prolongée pendant un long temps. Mais n'est-il pas plus exact de dire que le tormentum des intestins est une contorsion aigue et pernicieuse. Les causes antécédantes sont du nombre des communes et peuvent donner naissance à plusieurs autres maladies. Les plus [communes] ordinaires sont le froid, les indigestions, les mets pesants, venteux ou trop frais (c), un poison mêlé dans les aliments solides ou liquides, certains champignons.

140. Ceux qui sont atteints de cette maladie éprouvent [un] (symptôme) (2) violent gonflement du ventre et des intestins ; [une] douleur très grande dans les régions [des îles] iliaques ainsi que dans celles des os qui du pubis vont aux îles et les grecs ont appelés ἐφηβία (pubis) ; [une](d) distention de la peau et de cette grande membrane appelée péritoine qui dans l'intérieur du ventre recouvre et contient tous les viscères : suppression des fonctions du ventre et de la vessie : nausées : écoulement de la salive : soif violente :

141. respiration anhéleuse, âpre : froid et torpeur des articulations : pouls concentré : hoquet : sortie par l'anus de vents sans soulagement. Si l'on [donne] essaye de donner un clystère, [ou il est retenu sans retour] tantôt il ne peut être reçu à cause de la trop grande constriction de l'anus. D'autrefois il est retenu sans retour. Quelquefois enfin il est rendu mêlé à des matières grasses et spumeuses.

Chez les femmes l'élévation de la matrice dans les parties supérieures a lieu.

On voit aussi des vomissements de matières grasses et visqueuses qui adhèrent obstinément à l'estomac et à son orifice. Chez ceux qui sont affectés d'une manière plus intense et plus dange-reuse il y a des vomissements de matières stercorales.

142. Alors le pouls tombe, le corps [noircit la langue] de la langue noircit et devient âpre, quelquefois même, comme le rapporte Héraclides de Tarente au 4e livre des maladies internes, les circonvolutions des intestins paraissent lorsque [le péritoine *illisible*] péritoneo distento ils se trouvent seulement recouverts par la peau. D'autres disent que les vents rendus par l'anus sont d'un mauvais augure lorsqu'ils ne répandent pas une odeur fétide et d'un bon dans le cas contraire. Car dans le premier cas (disent ils) la partie la plus ténue et [pour] pour ainsi dire la plus pure est seule rendue tandis que dans le second le relâchement fait que le vent est rendu emprunt des exhalaisons des matières stercorales.

143. Nous montrerons que les tranchées (ou peut-être la dysenterie torminosa) diffèrent de la maladie que nous avons nommée spécialement tormentum [d'après] par l'intensité car [dans] les malades affectés de la première de ces maladies n'éprouvent qu'une légère douleur et sont appelés à cause de cela torminosi et ventriculosi. Le siège de la douleur peut encore servir à faire une distinction. Car la ventriculation est située (à la partie supérieure du ventre) (3) dans la région prae-cordiale et souvent ne s'accompagne point de tormentum des intestins. Le tormentum se distingue aussi de la douleur du colon, car cette dernière est une affection d'un seul intestin lente et du genre de celles que les grecs ont appelé chroniques et qui durent fort longtemps.

(b) on pourrait traduire la contortiadē. Caelius dans un langage plus moderne en disant spasme ou mouvement convulsif quoiqu'il en soit l'auteur a entendu par ce mot avec la plupart des médecins que la passion iliaque est produite par un spasme prolongé des intestins.

(c) je ne crois pas que le mot *novi* puisse avoir un autre sens.

2 Inséré dans l'interligne.

(d) il y a un manifestement ici une répétition du premier membre de la phrase, incorrection probablement due à une de ces fautes des copistes dont fourmille Caelius Aurelianus. Je pense qu'on pourrait établir le texte de la manière suivante.

Sequitur in passione constitutos [intestinorum] ventris vehemens inflatio, [totius que] et intestinorum totius que superpositae cutis et membranae majoris, quam peritoneum vocant, scilicet qua omnia interius tegit atque continet viscera : dolor nimius iliorum atque ossium quae a pube ad ilia usque perveniunt quae graeci ephibia appellaverunt : consensu etiam vesico & ca.

3 Inséré dans l'interligne.

144. Le tormentum au contraire espèce de passion aigue est une douleur de tous les intestins. D'autres ont nommé cette maladie  $\chi\omicron\rho\delta\alpha\psi\omicron\varsigma$  parce qu'elle fait tendre les intestins à la manière des cordes. Les anciens grecs avaient donné le nom de [cordes]  $\chi\omicron\rho\delta\alpha\iota$  [au tormentum] aux intestins, mais depuis d'autres médecins comme Hippocrate, Praxagoras, Euriphion le Gnidien ont rendu cette dénomination commune au tormentum. D'autres [et principalement Dioclès au livre Des causes et du traitement des maladies] ont dit que le chordapsus différait du tormentum et Dioclès l'a écrit au livre des causes et du traitement des maladies. Il dit que le tormentum n'a point lieu sans râts, sans vents par l'anus, [sans] qu'il n'y a pas de déjections de matières fécales mais que le ventre ne devient pas toujours dur sur le champs, et qu'il admet les clystères, que la douleur paraît principalement commencer vers les parties supérieures.

145. Dans le chordapsus au contraire (dit-il) les malades vomissent une matière liquide, si la maladie est peu intense et les excréments même si elle l'est. Les clystères ne peuvent pénétrer. Le ventre est [toujours] continuellement dur, tendu, ballonné en globe, les parties inférieures des intestins sont principalement affectées de douleurs, quelquefois aussi il n'y a pas de vomissement.

146. Mais il n'est nécessaire de [dissenter] le contredire ici la dessus. Il suffit de savoir que cette maladie tient à un état de resserrement et qu'elle est aigue ou d'une marche rapide. C'est pourquoi les malades doivent être mis dans un endroit médiocrement échauffé et éclairé. On ordonnera le repos, le silence et l'abstinence de la nourriture jusqu'à la fin des premiers jours. On défendra aussi le sommeil jusqu'à ce que l'accès ne cesse. Mais dans le commencement de cet accès, il faut échauffer doucement avec la main les articulations et couvrir les parties douloureuses avec des laines nettes et molles.

147. On appliquera aussi quelque vapeur légère capable d'adoucir la douleur comme des linges chauds, une vessie à demi pleine d'huile chaude, des sachets remplis de son chaud ou de fleur de farine ou de semence de lin cuite dans l'eau miellée.

## COMMENTAIRE

### *Maladies aiguës, I, 1-15*

1. *un certain Ippallus Philosophe pythagoricien* : personnage inconnu sous cette forme, qui résulte selon toute vraisemblance d'une erreur de copiste. On connaît en revanche un pythagoricien du Ve siècle av. J.-C. portant le nom d'Hippasos, cité par plusieurs sources antiques (Cf. DIELS-KRANZ, *Die Fragmente der Vorsokratiker*). Selon un témoignage rapporté par Diogène Laërce (VIII, 84), ce philosophe n'aurait de fait laissé aucun écrit. Dans ses *Eclogae* (I, 10, 14), le doxographe Jean Stobée rapporte expressément le même propos que Caelius Aurelianus à propos d'Hippase. Stobée ayant probablement composé son anthologie dans la première moitié du Ve siècle, il a pu être un contemporain de Caelius Aurelianus. Il est donc intéressant de noter la même allusion dans deux ouvrages de la même époque. Ont-ils une source commune ou l'un emprunte-t-il à l'autre sa référence ?

*ce qu'il [se proposait de faire] avait fait* : cette toute première correction de Laennec est révélatrice de la manière dont il traduit, au fil du texte. En effet, le subjonctif imparfait du texte original (*interrogatum, quid ageret*) suggère une simultanéité entre l'action envisagée et la question posée, d'où le premier sens proposé. Néanmoins la suite du texte, où l'interrogé répond : *Nondum nihil* ("Rien encore") invite à la correction.

*ô Bellicus* : destinataire inconnu mais désigné par l'auteur comme l'un de ses disciples.

*écrire sur les maladies aiguës, des livres : Celerum passionum libros scribere*. Cette indication nous donne le titre du traité et confirme que l'auteur, à la différence de son modèle Soranos, avait l'intention de traiter les maladies aiguës et les maladies chroniques en deux ouvrages distincts.

2. *les points sur lesquels les grecs ne se sont expliqués qu'obscurément* : une traduction plus juste devrait être "les points sur lesquels les grecs se sont peut-être expliqués obscurément" (*si qua forte a Graecis obscure dicta sunt*). Caelius, qui ne veut pas dévaloriser son modèle mais seulement le compléter, est moins affirmatif que Laennec.

*c'est moi qui vous ai fait lire : me tradente legisti.* On voit bien que c'est une relation de maître à élève qui est en jeu dans cette dédicace. En revanche, le participe *tradente* a un sens plus précis que celui que Laennec lui donne : il renvoie à un travail de traduction. Il indique donc que l'élève à découvert le texte original grec (celui de Soranos) par l'entremise de la traduction faite par son maître (traduction orale pendant l'enseignement ou traduction déjà rédigée précédant la publication de l'ouvrage ?). L'ouvrage publié ne fait donc que fixer cette traduction déjà réalisée, d'où, selon les termes de l'auteur, son caractère utile mais non nécessaire pour celui auquel il est dédié. *les livres des demandes et des réponses : Interrogationum ac Responsionum libros.* Indication d'un ouvrage antérieur, dédié à celui qui semble être un autre disciple, Lucretius, plus avancé dans la connaissance des lettres grecques que Bellicus. Ce type d'ouvrages synthétiques, sous forme de questions-réponses, était très répandu dans les écoles depuis l'époque hellénistique. C'était l'une des formes privilégiées adoptées pour la transmission des doctrines.

3. *l'esquinancie : synanche.* L'angine ou inflammation de la gorge. Terme tombé en désuétude. "Maladie qui fait enfler la gorge, et qui empêche d'avaler, quelquefois même de respirer. Les médecins la nomment angine". (*Dictionnaire de l'Académie française*, 7ème éd., 1835)

4. *la difficulté des fonctions de l'entendement : difficultate mentis.* Laennec opte judicieusement pour une traduction développée.

*les grecs ont appelé φρένας, les fonctions : mentes.* Les manuscrits donnent *phrenas*, en caractères latins. Les caractères grecs apparaissent dans l'édition de 1533, sur laquelle se fonde celle de Rouillé. Le pluriel *mentes*, qui calque le pluriel grec, est rare : il renvoie bien, comme le pluriel grec, à l'idée de facultés mentales.

*Démétrius : Demetrius Herophilum sequens :* Laennec comprend que Demetrius reprend à Hérophile sa définition mais cette expression pourrait aussi bien désigner en Démétrius un sectateur ou un successeur d'Hérophile. De fait, l'expression *Herophili sectator* appliquée à Démétrius apparaît ailleurs chez Caelius (*Maladies aiguës*, III, 71 ; *Maladies chroniques*, II, 122 ; III, 99). Le texte original porte *libro sexto* ("dans son sixième livre"). Un passage des *Maladies aiguës* (II, 141) indique que cet ouvrage comportait au moins douze livres.

*Hérophyle :* il s'agit bien-sûr du célèbre médecin d'Alexandrie, dont le nom est ici orthographié de manière fautive. L'édition de 1533 porte la graphie *Erophilum*, corrigée par l'édition Rouillé en *Herophilum*. On ne comprend donc pas la raison du -y- introduit par Laennec.

5. *Mais un délire violent ne diffère en rien, d'une aliénation d'esprit : Sed neque a deliratione vehementi alienationem differe.* Termes repris de la définition qui précède.

*au-delà des bornes : ultra disciplinam.*

*aigue ou [rapide] courte : acutum vel celerem.* Ce doublet pose évidemment un problème au traducteur. En effet, pour désigner les maladies aiguës, les latins emploient alternativement l'un ou l'autre de ces deux adjectifs qui, dans le contexte médical, renvoient donc à la même notion. Au doublet *celeris/acutae passiones* est opposé, selon les textes, le doublet *tardae/diuturnae passiones*. Cet usage consistant à redoubler un adjectif par un second adjectif au sens analogue est caractéristique de la prose latine classique.

6. *Asclepiades :* Asclépiade de Pruse (Bithynie) qui, dans la seconde moitié du IIe siècle av. J.C., élaborait la théorie corpusculaire qui inspira ensuite la médecine méthodique. L'orthographe des noms propres est fluctuante dans le manuscrit de Laennec ; il écrit tantôt Asclepiades tantôt Asclepiade, preuve qu'il ne s'était pas encore relu.

*la phrénésie est une stase ou une entrée contre-nature des corpuscules dans les membranes du cerveau : Phrenitis, inquit, est corpusculorum statio sive obrusio in cerebri membranis.*

*avec perte du sentiment : sine sensu.* Les manuscrits et éditeurs hésitent ici entre *sensu* et *consensu*, qui pourraient correspondre respectivement au grec *pathos* et *sympatheia* (cf. DRABKIN *ad loc.*). Il est vrai que, dans le vocabulaire des philosophes (voir notamment Lucrèce), *consensus* équivaut au grec *sympatheia*. Et l'on connaît la parenté de la médecine méthodique avec la physique et l'atomisme épïcurens.

*Je dis qu'elle est accompagnée de perte du sentiment :* le texte est en revanche ici sans ambiguïté et porte l'expression *sine consensu* chez tous les éditeurs.

*d'erreurs de l'esprit : mentis erroribus.*

7. *celles de l'épine du dos : medullarum spinae membranae.*

Le terme latin que Laennec traduit ici par “perte du sentiment” est encore ici, sans divergence entre les manuscrits, *consensus*. Il semble donc bien que *consensus* soit à préférer à *sensus* dans le paragraphe précédent. Laennec comprend qu’il s’agit de désigner un état mental accompagnant la phrénésie. Mais l’on peut comprendre, comme DRABKIN, que *consensus* désigne la sensation de douleur qui peut accompagner l’affection. Dans ce cas, la dernière phrase signifierait qu’une phrénésie, même violente, peut être accompagnée d’une sensation de douleur, alors que le plus souvent, il n’y a pas de douleur dans la phrénésie. Nous ne suivons pas cette traduction, et la lecture de Laennec nous paraît préférable (c’est aussi la lecture de PAPE).

8. Noter que Laennec comprend *obtrusio* comme une intrusion (plus haut, § 6, il parlait d’entrée), alors que le terme pourrait paraître désigner aussi bien une simple obstruction des voies de passage, produite par une accumulation de corpuscules. Ce second sens correspondrait davantage au système étiologique des Méthodiques alors que l’idée d’“intrusion” implique un phénomène d’une autre nature, plus complexe. Pourtant, il existe bien deux termes distincts en latin, *obstructio* (qui signifie un blocage) et *obtrusio* qui, au sens propre, désigne plus une irruption ou une entrée violente à l’intérieur de quelque chose qu’un blocage. Laennec semble donc avoir conscience de cette différence. Il souligne le terme intrusion. S’agit-il de le mettre en valeur – cela semble être la raison d’être de ses soulignements – ou d’indiquer que le terme pose problème et qu’il faudra y revenir ? Le premier terme (*obstructio*) n’est pas attesté chez Caelius Aurelianus. DRABKIN comme PAPE comprennent obstruction (*stoppage, Stockung*), qui nous paraît de fait plus en conformité avec l’étiologie méthodique.

*plus violente* : le texte latin dit seulement *vehementem*. Laennec surtraduit en usant de ce comparatif.

*au trouble des matières liquides et de l’air : ex turbatione liquidarum materiarum atque spiritus*. L’air est ici le “souffle” répandu à travers le corps et non, bien évidemment, l’air environnant. Cette fièvre a pour cause une perturbation du mouvement des fluides (liquides ou gazeux) du corps. Elle est opposée à celle qui résulte de mouvements corpusculaires (c’est-à-dire d’éléments solides).

*son plus faciles à résoudre* : même remarque que précédemment ; le latin dit simplement *solubilem atque levem* : la seconde catégorie de fièvres est légère et se résout facilement.

*D’autres, disent au contraire, qu’ils ne croyent pas qu’Asclépiades ait dit cela parce que la phrénésie est quelquefois produite par l’intrusion, mais parce que cela n’a lieu que quand la maladie est violente* : cette traduction n’est pas très claire ; Laennec n’a manifestement pas compris le sens de la phrase. Le texte dit ceci : “D’autres disent au contraire que nous devons comprendre qu’Asclépiade a déclaré non pas que la phrénésie pouvait parfois se produire sans intrusion mais qu’elle se produisait seulement lorsque l’intrusion était importante”. D’où la remarque suivante constatant qu’une intrusion ne menace pas toujours la santé.

9. *de [décrire] faire connaître la maladie : ut intelligendam traderet passionem*. Plus que d’une simple description, il s’agit bien d’expliquer, d’où la correction du traducteur.

*qu’il ne pourrait peut-être appuyer de l’autorité d’un seul écrivain : quae fortasse neque esse probetur*. Il semble plutôt, comme le comprennent les autres traducteurs, que Caelius ait simplement voulu dire que l’existence d’un phénomène tel que l’intrusion eût été difficile à prouver.

10. *En effet n’est-il pas absurde de dire que selon Asclépiade, cette cause n’est point celle des noms de la maladie ou de ce que les grecs appellent proségories, mais celle de ses divisions, propriétés ou catégories* : remarque dont le sens paraît confus, parce que le texte sur lequel Laennec travaille est ici problématique. Le texte établi par BENDZ et par DRABKIN est plus clair, même si son extrême concision ne facilite pas la compréhension. Selon nous, il faut comprendre : “Nous devrions en effet dire que selon Asclépiade, les causes sont à associer aux propriétés et aux divisions <des maladies>, que les Grecs appellent catégories, et non aux dénominations, qu’ils appellent proségories”.

*n’a pas prétendu indiquer : nominat.*

Laennec oublie de traduire la seconde proposition de ce paragraphe, qui prolonge la précédente : *sic etiam phrenitizandi, non phreniticae passionis causas dixit* : “et ainsi ce sont les causes de la maladie phrénétique (de la phrénésie) qu’il indique, et non celles qui font que l’on est phrénétique”.

11. La traduction de la première phrase est très approximative par rapport au texte original. Laennec reprend les termes grecs (catégories, proségories), alors que l’original en reste aux termes latins. En outre, l’auteur écrit : *cum De passionum causis scribere coeperimus*, “lorsque nous aurons commencé à écrire sur les causes des maladies”, ce qui laisse entendre un ouvrage ou une partie d’ouvrage consacrés à ce sujet, idée que Laennec fait disparaître. DRABKIN y voit une référence aux *Aetiologoumena* de Soranos, c’est-à-dire un traité sur les causes, malheureusement perdu.

*cette obtrusion* : Laennec fait ici preuve d’incohérence, puisqu’il abandonne le terme “intrusion” pour lui préférer “obtrusion”. Comme nous l’avons suggéré plus haut, l’idée d’intrusion devait lui paraître problématique et il l’abandonne. Mais puisqu’il s’agit d’un brouillon qu’il n’a pas relu, le choix lexical manque de cohérence.

*car ces causes ne sont pas les causes de la fièvre, mais bien celles qui font avoir la fièvre* : il s’agit d’une glose et non d’une traduction du texte latin qui dit : “car en effet, il [Asclépiade] dit qu’elles engendrent la fièvre et non qu’elles engendrent l’état de fièvre”. Il s’agit pour Caelius de donner un exemple d’usage impropre de la langue chez Asclépiade.

12. *Ses sectateurs disent à cela* : traduction impropre ; *Alii haec defendentes aiunt* : lit. “D’autres qui défendent ses propos disent”. On devine qu’il s’agit de sectateurs d’Asclépiade mais ce n’est pas ce que l’auteur écrit.

*le mot [maladie] contagion : luem diffiniens*. Laennec se heurte ici à une difficulté de traduction majeure. Le latin *lues* désigne en effet une maladie touchant un nombre important d’individus, c’est-à-dire une épidémie ; il est généralement synonyme de *pestis*. Laennec opte donc pour le terme “contagion”, le mot maladie étant insuffisant car imprécis. On sait cependant que la notion de contagion est inconnue des Anciens. En toute rigueur, on devrait donc s’interdire le recours à ce vocable pour traduire un texte grec ou latin. On voit d’ailleurs que la définition qui est ici donnée ne fait pas de *lues* une affection mais une qualité partagée par une communauté d’individus, qui les rend plus sujets à certaines affections. Pour une définition du terme, cf. Celse, III, 7.

*une qualité [inaccoutumée] qui n’est pas naturelle aux parties solides animales sur lesquelles elle est appliquée : qualitas insueta in his, ubi est, locis consistentium animalium*. Le sens du participe *consistentium*, qui qualifie *animalium*, n’est pas évident à établir. En considérant qu’il porte en fait sur *locis* (un tour courant en latin), Laennec résout peut-être la difficulté. Il est certain en tous cas que cette formulation lui posait problème. Nous pensons cependant que *consistentium* qualifie bien *animalium* et que l’expression a un tout autre sens : “la contagion est une qualité inhabituelle aux êtres vivants qui habitent les lieux dans lesquels elle se trouve”. C’est la traduction retenue par PAPE, tandis que DRABKIN, qui fait lui aussi porter *consistentium animalium* sur *qualitas*, propose une traduction comparable à celle de Laennec.

*Consisto* peut en effet signifier occuper un lieu, y être installé. *Locis* ne désigne donc pas des parties du corps mais des zones qui peuvent être touchées par la contagion, qui constitue un élément inhabituel ou étranger. Cette définition s’accorde bien avec les étiologies antiques, la peste ou toute autre épidémie étant généralement expliquée comme la conséquence d’un bouleversement des facteurs environnementaux ou par l’apparition de “miasmes” en un lieu donné. Le grand lecteur des Anciens qu’était Laennec n’a malheureusement pas saisi cette explication.

13. *cette manière de parler : sumptionibus*. Terme qui, en rhétorique ou en logique, désigne les prémisses d’un raisonnement. Il ne s’agit pas de cela ici, mais plutôt d’une figure de “substitution”, dont la traduction latine est *transsumptio* (terme défini par Quintilien dans son *Institution oratoire*, VIII, 6, 37). Le texte des manuscrits est fautif mais Laennec disposait de l’édition de Rouillé, qui donne en note marginale le terme correct. La traduction qu’il choisit, “manière de parler” reste cependant très approximative s’agissant d’un terme technique désignant une figure du discours. Peut-être n’a-t-il pas été attentif aux notes marginales et était-il gêné par le terme *sumptio* ?

*s'il avait coutume de se servir de la métalepse* : ici encore, Laennec ne reprend plus que le terme grec, alors que le texte qu'il traduit reprend le terme latin *sumptionis*. Voir notre remarque du § 11.

14. *qui ne doit contenir que des expressions propres : oportebat enim diffinitive loquentem propriis uti sermonibus*. Le texte ne donne pas, comme Laennec le fait, une définition de la bonne manière de définir mais indique ce que l'auteur (Asclépiade) aurait dû faire.

*cette locution : sumptionibus*. Encore la même approximation.

*Maintenant nous allons montrer que son opinion, que "la cause de la phrénésie est une obstruction", n'est pas plus exacte que le reste* : contresens. La traduction est bien trop lâche ici et ne tient aucun compte de la syntaxe latine. Est-ce parce que l'on approche de la fin de ce premier jet et que l'attention se relâche ? La phrase latine dit ceci : "Maintenant l'obstruction n'est pas la cause de l'affection phrénétique, comme nous l'avons montré ailleurs, [...]" Autre renvoi probable aux *Aitiologoumena* de Soranos.

*αἰσθητήρια* : en grec dans le texte, alors que les autres termes grecs étaient jusqu'alors translittérés dans l'édition latine.

*Car selon lui la cause ou l'essence de toute phrénésie est une aliénéation d'esprit ; [celle de] quant à celle de l'aliénéation d'esprit, elle est dans les sens* : le texte que Laennec traduit semble ici fautif et les éditeurs divergent quant à la leçon à retenir. Nous maintenons le texte tel que Laennec le lisait ; sa traduction est correcte.

15. *il dit* : texte original quelque peu tronqué (*alienationem diffiniens hoc genere explicavit*).

*par laquelle l'entendement devient quelquefois plus vaste sans que les sens augmentent d'énergie d'une manière proportionnée, d'autrefois les sens gagnent au dépens de l'entendement* : interprétation du texte pour le moins énigmatique. Le texte dit : *Alienatio est passio in sensibus, ex qua aliquando maiores intellectus efficiuntur capacitate sensualiarum viarum, aliquando vero viae capaciores motibus* : "L'aliénéation est une maladie des sens par laquelle il arrive tantôt que l'activité de l'esprit excède la capacité des voies sensorielles, tantôt que ces voies soient trop larges pour les mouvements [*i.e.* de l'âme, ou de l'esprit]". L'aliénéation serait donc la conséquence d'une inadéquation entre la capacité des voies sensorielles et les différentes activités de l'esprit. Cette explication est bien plus simple, et plus concordante avec les principes élémentaires du méthodisme, que la traduction alambiquée de Laennec qui fait intervenir la notion d'énergie sensorielle.

*manie ou folie comme l'on dit communément : furor vocatur, quem vulgo insaniam dicunt*.

*on ne peut la définir exactement : non recte eam principaliter diffiniens dicit*. Caelius critique encore la définition d'Asclépiade. Le "on" de Laennec tend à faire oublier la cible de cette critique.

### **Maladies chroniques, I, 1-16**

1. *dans le seul temps des exacerbations : superpositionis tempore*.

*dans les intervalles : in lenimento*. Le latin dit : "dans les périodes d'apaisement".

*elles permettent d'introduire différents changements dans l'économie animale : varia recorporatione formantur*. Le sens de cette traduction n'est pas aisé à saisir et il semble que Laennec ait hésité quand au sens exact de la proposition. On doit comprendre que la période d'apaisement des maladies, c'est-à-dire l'intervalle entre deux crises ou exacerbations, donne lieu à des "restaurations" du corps (tel est le sens de *recorporatio*, que les dictionnaires citent dans cet emploi comme un terme propre à Caelius Aurelianus) qui peuvent prendre des formes variées. Il semble que l'auteur désigne ainsi les divers moyens que le praticien peut mettre en œuvre pour soigner le patient en dehors des périodes d'exacerbation de sa maladie.

*par les forces de la nature : natura favente*, expression consacrée qui peut s'appliquer également à une puissance divine.

*éprouvent un changement général de l'économie qui chasse la maladie : mutatione quadam corporis morbos excludunt*. Encore un emploi du terme "économie", que Laennec semble affecter, et qui complique un peu le sens du texte. À partir de cet exemple et de celui qui le précède immédiatement, on comprend que, par "économie", Laennec désigne l'état général du corps. Le latin dit plus simplement : "ils chassent la maladie par une certaine transformation, un certain chan-

gement de leur corps”. L’adjectif *quadam* indique que la nature exacte de ce changement n’est pas connue. Cette observation introduit une idée essentielle que nous qualifierions aujourd’hui de psycho-somatisme. Une émotion forte ressentie par le malade peut entraîner une guérison dont le mécanisme est difficile à définir. Ces guérisons “miraculeuses” expliquent la superstition qui peut être attachée au phénomène de la maladie.

2. *les malades impatientés se livrent par désespoir à des remèdes dont ils ne peuvent prévoir les effets* : le latin dit : « les malades, dans leur impatience, se livrent sous le coup du désespoir à des pratiques dont ils ignorent par quelle raison obscure elles pourront leur être utiles”.

*le premier il enseigna à surmonter ces cruelles maladies* : le texte de Caelius ne parle pas d’un enseignement mais d’une pratique : *dura curando primus superaverit vitia* : “il fut le premier à vaincre ces maux pénibles par les soins”. Il est ici question de l’étymologie supposée du nom Asclepios, qui dériverait des adjectifs grecs *ascalès* (sec ou dur) et *èpios* (doux) ; Asclepios aurait été celui qui savait adoucir ce qui causait sécheresse et dureté. Sur ces étymologies anciennes, cf. les témoignages antiques recueillis par E. J. & E. EDELSTEIN, *Asclepius, Collection and Interpretation of the Testimonies*, Johns Hopkins University Press, Baltimore-London, 1945 (rééd. 1998), I, 124-128 ; II, 80-83.

3. *nul avant Thémison* : Thémison de Laodicée (mort entre 50 et 40 av. J.-C.), l’un des fondateurs de la secte méthodique.

*aux gens qui frottent d’huile les athlètes : aliptarum*. Les masseurs ou soigneurs des athlètes, c’est-à-dire non pas les médecins mais ceux qui se chargent d’adoucir les douleurs que les corps soumis à un exercice trop rude peuvent ressentir.

*Asclepiades* : voir le paragraphe 6 du livre I des *Maladies aiguës*.

*de l’hémorragie : sanguinis fluore*. Tous les autres termes de l’énumération sont des mots grecs passés dans la langue latine ; pour cette affection, Caelius ne recourt pas au terme grec (lui aussi latinisé depuis Pline l’Ancien) mais à une locution latine. Il est vrai que le terme *fluor* revient fréquemment chez Caelius : désignant la notion de flux, il est central dans l’étiologie des méthodiques.

*Thessalus* : Thessalos de Tralles, contemporain de Néron, qui fut aussi considéré comme l’un des fondateurs historiques de la médecine méthodique.

*dans son second livre des règles : secundo libro Regulari*.

*ce que nous allons aussi faire à son imitation* : programme qui laisse entendre que Caelius Aurelianus serait un “imitateur” voire un traducteur de Soranos, comme on l’a longtemps supposé. Or le texte original ne parle pas d’imitation ; l’auteur déclare : *quod nos quoque faciendum assumimus* (“ce que nous aussi avons entrepris de faire”). Caelius déclare ici que, comme Soranos, il va commencer à traiter des maladies chroniques en commençant par la tête, rien de plus.

4. (κεφαλαία) : le terme dans sa graphie grecque est ajouté par Laennec (absent du texte latin κεφαλή) : le terme dans sa graphie grecque ne figure pas dans le texte original, qui porte *cephalen*. En revanche, l’édition de Laennec porte en marge la graphie grecque. C’est elle que le traducteur reprend.

(d) *Elles les portaient fort longs, tandis que les hommes les avaient courts* : l’édition de Rouillé porte également en marge une note développant cette observation ; il y est question des divers soins apportés par les femmes à leur chevelure. La note de Laennec ne reproduit donc pas ce texte mais propose un éclaircissement différent.

*migraine : hemicraniam*.

5. *jusqu’à l’épine : usque ad spinae partes*.

On retrouve dans ce paragraphe le terme *fluor* employé par deux fois, pour désigner l’écoulement des larmes et l’écoulement de sang par les narines.

6. par le léger frottement du lit : *quodam blandimento straminum* ; la note marginale ajoutée par Laennec donne le sens exact du terme *straminum*, indiquant que le couchage est composé de paille.

*les traits du visage s’altèrent, le pouls devient obscur, et les malades perdent l’usage de tous leurs sens : sequitur vultus depravatio, pulsus obscuritas, et omnes sensus obtusione afficiuntur. d’une manière aigue : celeriter*.

*céphalalgie* : même remarque que précédemment. Le texte original dit *dolorem capitis* et Laennec retient le terme grec que le commentateur avait ajouté en marge dans son édition.  
*d'une manière lente* : *tarde*.

*n'éprouvant qu'une simple douleur gravative de la tête* : *solo dolore capitis oppressi*. L'adjectif "gravative" est un ajout de Laennec qui ne répond à aucun terme du texte latin.

(*conducteurs de la salive*) : parenthèse explicative ajoutée par Laennec (le texte dit : *buccarum musculos, quos siagonas appellant*).

7. *les redoublements de la maladie* : *fomenta*. Ce terme est cependant douteux, puisqu'il désigne des calmants ou des substances adoucissantes. Les éditeurs modernes proposent *augmenta*. Laennec, qui lit *fomenta* mais traduit "redoublements", avait compris le sens du texte.

*que nous appelons typiques, périodiques et hemitritaiques* : *quos typicos aut periodicos appellamus aut hemitritaiicos*. Le dernier adjectif pourrait être traduit par "semitertiaire" (cf. DRABKIN).

8. *au livre des fièvres* : *de febribus*. Traité de Soranos ou de Caelius perdu.

*celui qui est sans fièvre vraiment idiopathique et qui a une marche lente* : *illo vero qui sine febribus atque tardus et suae passionis est*. L'expression que Laennec traduit par "idiopathique" (*suae passionis*) ne dépend pas du terme *febribus*. Il manque sans doute une virgule entre "fièvre" et "vraiment".

*la douleur* : le texte original porte *sensus*, et désigne donc la sensation du mal de tête.

(*faite avec des olives non mures*) : parenthèse explicative ajoutée par le traducteur pour expliquer l'adjectif *viridi*.

*qui soit astringent sans être répercussif* : *qui sine repercussu valeat astringere*.

*comme ceux de [la] renouée, de plantin, de chicorée, de pourpier, de ronce que les grecs appellent βόττος* : *ut polygoni, arnoglossae herbarum, aut intybi aut portulacae aut rubi, quem Graeci batum appellant*. Même remarque que précédemment : Laennec insère dans le texte latin des termes grecs qui n'y figurent pas et qui ont été ajoutés en marge dans l'édition qu'il a sous les yeux.

9. *de vigne à anneaux qu'ils nomment Ελικα, de grappe de loup (solanum), de mouron, de crapaudine, de \*myrthe* : *aut anulorum vitis, quos helicas vocant, vel uvae lupinae aut anagallidis vel sideritis herbae aut murtae*.

(*g*) *Diatheiou, quod describitur a Galeno. x. τοπους* et *ab Aetio* : Laennec reprend ici une note marginale de son édition, où sont données deux références pour la description de ce médicament composé, avec indication de la pagination (p. 701 pour Galien, p. 727 pour Aetius), que Laennec ne reprend pas. La référence à Galien concerne le traité *De compositione medicamentorum secundum locos*. Pour Aetius d'Amida (VIème siècle), il s'agit des *Libri medicinales*.

10. *des morceaux de draps* : *ptygmata*.

*il faut frotter avec la main médiocrement échauffée <la> partie souffrante* : *manu etiam calida atque digitis molli tactu loca dolentia contingenda*. Laennec n'a pas traduit *digitis molli tactu* (lit. "en un léger toucher des doigts").

11. *\*le 3ème jour\** : *in ipsa diatrio*.

*la dérivation produite par ce moyen* : *adiutorii commotio*.

12. La traduction de la première partie de ce paragraphe est quelque peu approximative. Laennec ne traduit pas tout et simplifie le texte. Il est notamment question de semoule (*alica*), un aliment qui disparaît dans le brouillon du traducteur. Nous ne donnons pas le texte complet et renvoyons le lecteur aux éditions de référence.

*celle que les grecs appellent πυρητός (bouillie écrasée à la cuillère)* : *quam torineton Graeci vocant*. Sauf erreur de lecture, nous lisons bien le mot *πυρητός*, qui n'a rien à voir avec le terme du texte original. L'édition de Rouillé ne porte pourtant pas à confusion, puisqu'une note marginale explique l'origine du mot et donne le terme grec, dans sa graphie originale, qui correspond à la cuillère de bois utilisée pour écraser la bouillie (*τορύνη*). Étourderie de la part de Laennec ? La manie du traducteur consistant à introduire dans son texte des termes grecs qui ne s'y trouvent pas le conduit ici à inventer un mot. Tout ce passage étant traduit de manière assez lâche, on peut en conclure que l'attention du traducteur n'était plus aussi soutenue que pour les parties qui précèdent.  
*des œufs mollets* : *ova sorbilis* (lit. "des œufs qu'on peut avaler").

*une sorte de transpiration du dedans au dehors : ex alto reflatio quaedam viarum.*

13. *une ventouse sèche : levi cucurbita.*

L'opposition entre accès et rémissions est ici exprimée par les termes *in accessione/in dimissione*.

Dans ce paragraphe également, Laennec simplifie. Pour désigner les sangsues, le texte original donne les deux appellations en cours (*sanguisugae, quas hirudines appellamus*), de même pour l'althea (*decoctione hibisci, quam altean uocant*). Le traducteur ne retient que l'appellation grecque, sans tenir compte de l'effort de précision lexicologique de Caelius.

*l'huile de rue : oleo rutae.*

14. *les cataplasmes émolliens : cataplasmatum genus laxativum.*

*les semences de lin et de fénugrec : ex lini et faenigraeci seminibus.*

*d'emplâtres : malagmatis.*

*diachylum : diachylon.* L'édition de Rouillé porte en marge : μάλαγμα διὰ χυλῶν. L'adjectif διὰχυλος signifie "imprégné de sucs". Il s'agit sans doute de désigner ici un type d'emplâtre très courant.

15. *les poissons mous : pisces teneri* (les poissons à la chair tendre).

*les diverses sortes de courges, les mauves, la bette-poirée : cucurbitae, malvae, betae.*

*un seul jour de constipation : unius diei ventris dilatio.*

*dans une litière ou une chaise à porteur* : ce principe de la *gestatio* ou *lectitatio* thérapeutique caractérise en propre la médecine méthodique. Cf. D. GOUREVITCH, *La gestatio* thérapeutique à Rome. In : *Mémoires du Centre Jean Palerne*, 3, Saint-Étienne, 1982, p. 55-65.

16. *le corps agité par l'exercice [mouvement] se trouve dans un état de relâchement et de facile transpiration : totum corpus supradicto motu laxatum spiramentis facilibus agitatum sit.*

*relâcher les parties condensées, et d'atténuer les matières excrémentitielles retenues : densa laxantur et retenta tenuantur.*

### **Maladies aiguës, III, 17, 138-147**

138. εἰλεός : conformément à l'habitude qu'il a prise, Laennec use du terme grec là où le texte original porte *ileon*.

*les circonvolutions de leurs intestins : suorum intestinorum verticula.*

*des vents retenus et roulans dans l'intérieur du tube intestinal : spiritus ob abstinentiam clausus sese involvens.* La traduction ne reprend pas exactement le texte, qui parle de vents enfermés par rétention, sans préciser la localisation, que le traducteur rajoute par souci de clarté.

*des entortillements* : le texte dit *vinciones atque tormenta* ("des oppressions et des entortillements").

*Salimachus* : auteur inconnu sous cette forme (certains manuscrits portent *Silimachus*). Il pourrait s'agir d'une erreur de copiste et M. WELLMANN (*Die Fragmente der sikelischen Ärzte Akron, Philistion un des Dokles von Karystos*, Berlin, 1901) conjecture que le texte devait plutôt mentionner Lysimachus, médecin hippocratique de Cos ayant vécu au IIe siècle av. J.-C. .

**φραγμαίος** (*c'est-à-dire cloison ou obstacle*) : toujours le même principe de traduction. Laennec recourt au terme grec, absent de l'original, et ajoute une parenthèse explicative.

139. *Asclepiades* : Asclépiade de Bithynie, cf. *supra Maladies aiguës*, I, 6.

*au 3ème livre des maladies aiguës : tertio libro Acutarum vel celerum passionum.*

*une contorsion : contortio.*

*Mais n'est-il pas plus exact de dire que le tormentum des intestins est une contorsion aigue et pernicieuse* : traduction par trop rapide qui "synthétise" le texte : *Sed hoc improprie dixit quod sit etiam longi temporis tormentum. Est enim acuta atque celeris passio* ("Mais c'est de manière impropre qu'il a dit que le tormentum était de longue durée. En effet, il s'agit d'une maladie aigue").

(c) je ne crois pas que le mot *novi* puisse avoir un autre sens : nous pensons au contraire que ce n'est pas la fraîcheur des aliments qui est ici en cause. L'adjectif doit plutôt renvoyer à des fruits de saison, consommés alors qu'ils sont encore trop verts. Galien avait longuement écrit sur les

maux causés par la consommation de tels aliments, en rappelant un mauvais souvenir de jeunesse (*De probis prausque alimentorum sucis*, 1 = K. VI, p. 755-757 = CMG, V, 4, 2, p. 392-393).

140. (*symptome*) : ce terme inséré dans l'interligne ne correspond apparemment pas à une proposition de traduction mais plutôt à un commentaire du traducteur, qui met ainsi en valeur un passage du texte. Laennec admirait la précision clinique des Anciens et notamment de Caelius Aurelianus (voir notice). Ici, il trouve une description détaillée des symptômes liés à cette pathologie, et il le note en insérant cette mention.

ἐφηβια (*pubis*) : voir remarques précédentes.

(d) il y a manifestement ici une répétition du premier membre de la phrase, incorrection probablement due à une de ces fautes des copistes dont fourmille Caelius Aurelianus. Je pense qu'on pourrait établir le texte de la manière suivante.

*Sequitur in passione constitutos [intestinatorum] ventris vehemens inflatio, [totius que] et intestinorum totius que superpositae cutis et membranae majoris, quam peritoneum vocant, scilicet qua omnia interius tegit atque continet viscera : dolor nimius iliorum atque ossium quae a pube ad ilia usque perveniunt quae graeci ephibia appellaverunt : consensus etiam vesico & ca.*

Cette note est le seul exemple d'un travail d'éditeur. Jusqu'à présent, Laennec se contentait de traduire le texte qu'il avait sous les yeux. Ici, il se demande si le texte est cohérent et propose une conjecture pertinente. Il est vrai que *et intestinorum totius que superpositae cutis et membranae majoris, quam peritoneum vocant, scilicet qua omnia interius tegit atque continet viscera* semble être un développement de *ventris vehemens inflatio*. La réorganisation du texte que Laennec propose est plus satisfaisante du point de vue de la logique de la description clinique. Les éditeurs (BENDZ, DRABKIN), qui ne connaissaient pas le manuscrit de Laennec, en restent au texte des manuscrits.

*suppression des fonctions du ventre et de la vessie : nausées : consensus etiam vesicae et officii ventris perfecta abstinentia, stomachi eversio per nauseam.* Autre exemple d'une traduction elliptique qui ne rend pas compte de tous les termes du texte d'origine. On voit bien que ce qui intéresse ici le praticien est de lister les symptômes ; la précision littérale de la traduction n'est donc plus son souci premier.

141. *pouls concentré : pulsus densus.*

*des matières grasses et spumeuses : pinguibibus ac vesiculosis.*

*des vomissements de matières grasses et visqueuses : le texte dit simplement vomitus humorum pinguium.*

142. *Héraclides de Tarente au 4ème livre des maladies internes : ut Heraclides Tarentinus memorat quarto libro De internis passionibus.* Médecin empirique du Ier siècle av. J.-C. qui passe notamment pour avoir introduit l'opium dans la thérapeutique. Il est plusieurs fois cité par Caelius Aurelianus, qui donne de lui trois traités, *Nikolaos, Sur le régime, Sur le traitement des maladies internes.*

*les circonvolutions des intestins paraissent lorsque [le péritoine illisible] péritoneo distento ils se trouvent seulement recouverts par la peau : intestinorum verticula distentis cutibus apparent cum peritoneo disiecto sola fuerit superposita cutis.* En recopiant l'ablatif *peritoneo distento* (au lieu de *peritoneo disiecto* "le péritoine ayant été rompu"), Laennec commet une erreur qui ne lui permet plus de comprendre le sens de la phrase.

*Car dans le premier cas (disent ils) la partie la plus ténue et [pour] pour ainsi dire la plus pure est seule rendue tandis que dans le second le relâchement fait que le vent est rendu emprunt des exhalaisons des matières stercorales : dans le premier cas, le traducteur ignore un complément présent dans le texte latin : in illis enim ob nimiam stricturam tanquam liquatus spiritus purior excluditur (chez les premiers, les vents, comme s'ils étaient filtrés par un resserrement excessif, sont rendus plus purs) ; in his autem ob quandam laxamenti facultatem infectus exhalationibus stercorum excludetur (tandis que chez les seconds, sous l'effet d'un certain relâchement, ils sont rendus empruntés des exhalaisons des matières stercorales.* Cette opposition entre état resserré et état relâché est essentielle dans l'étiologie des Méthodiques.

143. les *tranchées* (ou peut-être la dysenterie *torminosa*) : le texte porte seulement *torminosa* (“les coliques”), adjectif dérivé du substantif *tormina*, um, n. (qui désigne la diarrhée ou la colique).

la *ventriculation* : *ventriculatio*.

de la douleur du colon : *a coli vexatione*.

que les grecs ont appelé *chroniques* : *quam Graeci chroniam vocant*. Pour une fois, Laennec s’en tient au terme grec latinisé.

144.  $\chi\omicron\rho\delta\alpha\upsilon\sigma\omicron\varsigma$  : Laennec revient à son habitude en introduisant le terme grec dans son texte (*chordapson* dans l’original).

le nom de [cordes]  $\chi\omicron\rho\delta\alpha\iota$  : *idem*.

*Praxagoras, Euriphion le Gnidien* : Praxagoras de Cos, célèbre médecin originaire de la patrie d’Hippocrate, connu son acmé vers 300 av. J.-C. et fut le maître d’Hérophile. Ses œuvres sont souvent citées par Caelius. Euryphon, contemporain d’Hippocrate, semble avoir été pour l’école de Cnide ce que Hippocrate fut pour celle de Cos, même si les témoignages le concernant manquent. Il est cité quatre fois par Caelius (*antiquissimus Euryphon, Maladies chroniques*, III, 8, 139).

*Dioclès l’a écrit au livre des causes et du traitement des maladies* : *Diocles libro <quo> De passionibus atque causis et curationibus scripsit*. Dioclès de Carystos, médecin dont l’acmé se situe vers la moitié du IV<sup>ème</sup> siècles av. J.-C., qui laissa de nombreux traités majeurs et fut considéré par la tradition comme le “second Hippocrate”.

145. *même si elle l’est* : le texte dit “si elle est violente” (*si vehemens*).

*ballonné en globe* : *iugiter in orbem tumoris sublevatum*.

*quelquefois aussi il n’y a pas de vomissement* : *stomachum quoque immobilem ac fixum vel inflexum permanere*. Laennec ne traduit pas exactement ce que le texte dit et simplifie le propos.

146. *cette maladie tient à un état de resserrement* : *sit passio stricturae*.

*jusqu’à la fin des premiers jours* : *ad primam diatriton*.

### RÉSUMÉ

*La Bibliothèque Universitaire de Nantes conserve les manuscrits de René Théophile Laennec, donnés par Robert Laennec à la Bibliothèque de l’École de Médecine de Nantes, aujourd’hui conservés à la Bibliothèque Universitaire des Lettres, objet d’un catalogue compilé en 1982. Le classeur 5 de ces archives contient notamment une dizaine de feuillets portant le début d’une traduction de deux traités nosologiques latins par le médecin méthodique Caelius Aurelianus. Ce texte est ici présenté, édité et commenté.*

### SUMMARY

*The Library of the University of Nantes holds a rich collection of manuscripts from the collected works and personal documents of René Théophile Laennec. As a donation made to the Library of the School of Medicine by Robert Laennec, they were compiled and described in a catalogue published in 1982. Folder number 5 contains, among various personal papers, a number of folios which lay the groundwork for a complete translation of two nosological treatises by the Roman methodist physician Caelius Aurelianus. This article is the first edition of this manuscript, with a presentation and a commentary.*

